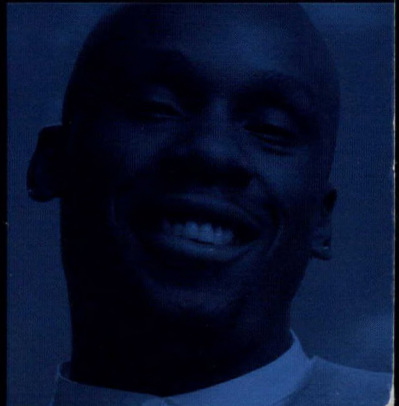
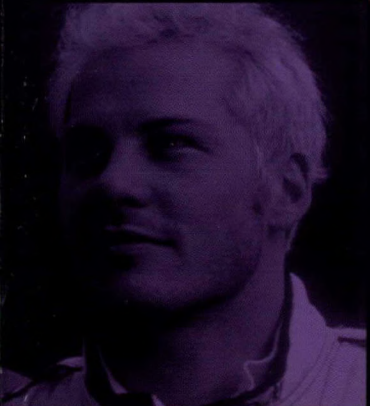
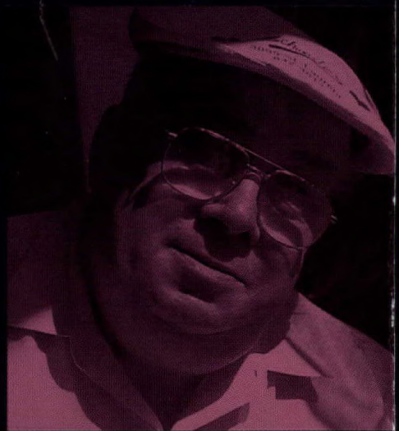


Je parle français

UN PORTRAIT DE LA FRANCOPHONIE CANADIENNE



Numérisé par
Éditions et Services de dépôt,
Travaux publics et Services
gouvernementaux Canada - 2014

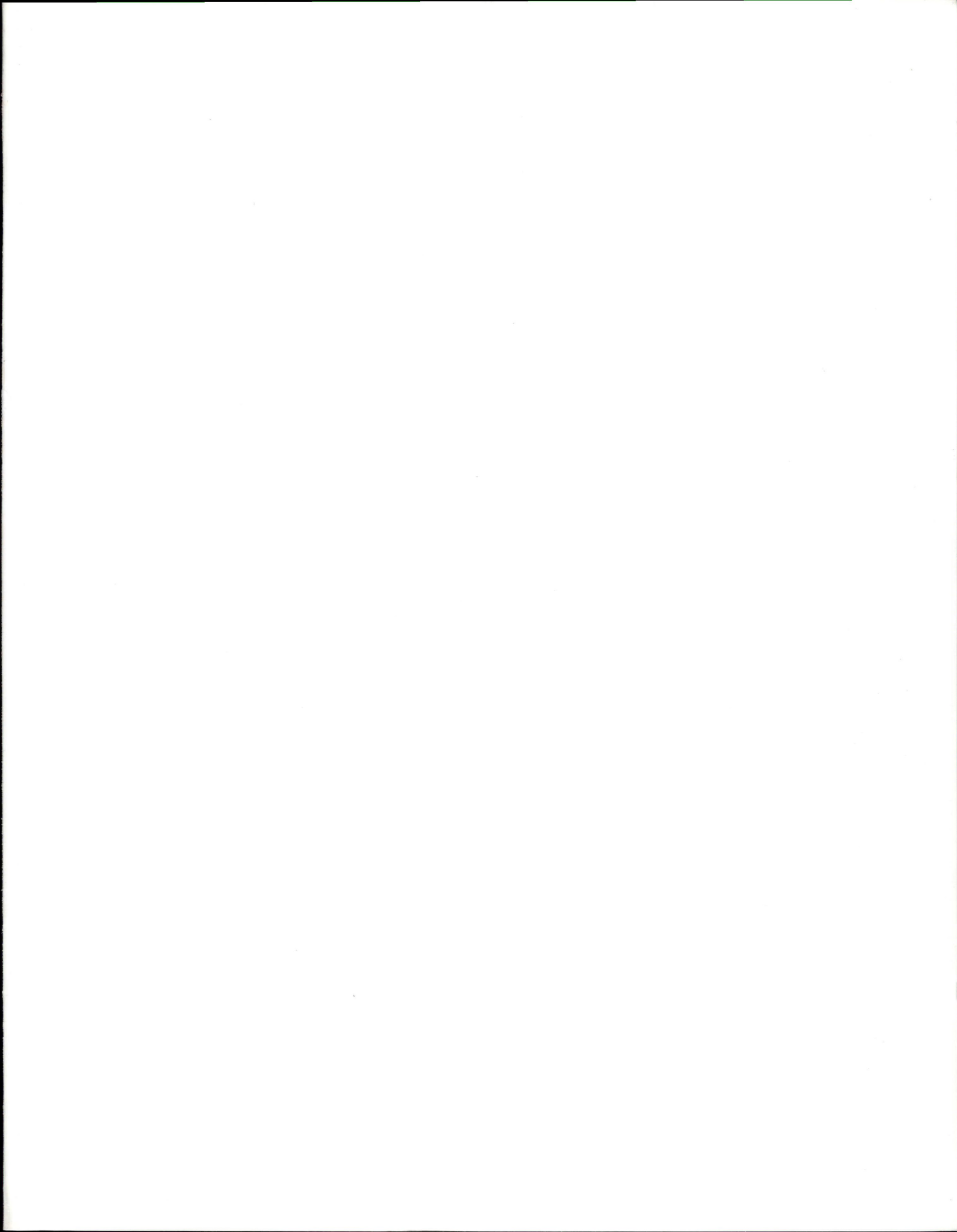
Digitized by
Publishing and Depository Services,
Public Works and Government Services
Canada - 2014



Numéro de catalogue / Catalogue Number: CH4-40/1999-1F-PDF

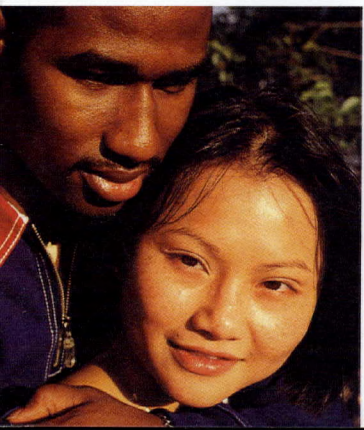
ISBN 978-0-660-97492-7

Publications du gouvernement du Canada / Government of Canada Publications
publications.gc.ca



Je parle français

UN PORTRAIT DE LA FRANCOPHONIE CANADIENNE



Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre :

Je parle français : un portrait de la francophonie au Canada

Publ. aussi en anglais sous le titre :

Je parle français: A Portrait of La Francophonie in Canada

ISBN 0-662-83870-X

No de cat. CH4-40/1999F

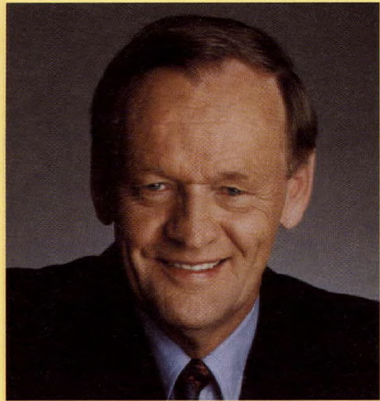
1. Canada francophone.
 2. Canadiens français - Histoire.
 3. Canadiens français - Mœurs et coutumes.
 4. Canadiens français - Vie intellectuelle.
 5. Français (Langue) - Canada.
- I. Canada. Patrimoine canadien.

FC136.J4 1999 971.004114 C99-980272-0
F1027.J4 1999

© Sa Majesté la Reine du Chef du Canada,
représentée par le Ministère des Travaux publics
et des Services gouvernementaux, 1999.

*«Ne devront aller au
Canada que des gens avides
de grandes entreprises,
désireux d'obtenir un renom
honorabile par des actions
extraordinairement belles
et de difficile exécution.»*

Marc Lescarbot,
écrivain français,
1609



M e s s a g e d u P r e m i e r

Vous tenez entre vos mains un livre qui met en scène l'extraordinaire vitalité de la francophonie canadienne, de même que la richesse de sa diversité.

À l'aube du troisième millénaire, le Canada compte sept millions de francophones, et deux autres millions de personnes parlent le français comme langue seconde. Chaque jour, de tous les coins du globe, de nouveaux arrivants s'ajoutent à nos communautés francophones et contribuent à leur essor. Au Canada, près d'un tiers de la population peut dire, comme le titre de ce livre le suggère : « Je parle français ».

Le cœur de la francophonie canadienne se situe au Québec et bat partout au pays, depuis les côtes de l'Acadie jusqu'à l'autre versant des Rocheuses. Partout, sur notre territoire, le français est langue de communication et de solidarité. Il retentit haut et fort dans les écoles, les centres communautaires, sur les ondes, à la manchette des journaux, sur les scènes, au fil des pages, dans les associations d'entraide et les coopératives.

Le Canada est fier de ses bâtisseurs de l'avenir qui font résonner en français un territoire qui s'étend sur plus de 6 000 kilomètres. D'autant plus fier que nous accueillerons en 1999 le VIII^e Sommet de la Francophonie, à Moncton, au Nouveau-Brunswick, ainsi que les Jeux de la Francophonie de 2001, dans la grande région d'Ottawa-Hull.

ministre du Canada

Cette richesse, cette vitalité et cette fierté sont les raisons pour lesquelles le Canada s'est associé dès le début à la francophonie internationale, a participé à la création et au développement de ses nombreuses institutions et l'a aidée à devenir un forum et un acteur de plus en plus important dans le monde.

À l'ère de la mondialisation, l'un des plus grands défis des gouvernements est de préserver et de promouvoir la diversité culturelle et linguistique. À cet égard, le gouvernement du Canada a pris des engagements fermes, notamment par le truchement de sa *Loi sur les langues officielles* et de ses efforts au sein de la Francophonie internationale. Nous poursuivrons sur cette lancée, et nous continuerons de travailler à la promotion de la langue et de la culture françaises au Canada comme à l'étranger au cours des années à venir.

La francophonie canadienne est à l'image de notre pays, c'est-à-dire riche, diversifiée et inépuisable. Je vous invite à la découvrir dans ce livre en compagnie de Canadiens et de Canadiennes qui, comme moi, y sont profondément attachés.



Jean Chrétien



Le français, partie intégrante de l'identité canadienne

Le français appartient au Canada comme l'arbre tient au sol : par ses racines.

Des racines que des hommes et des femmes de cœur et d'ambition ont plantées en terre d'Acadie et dans le roc du Cap Diamant et qu'ils ont transplantées par la suite jusqu'au-delà des Rocheuses et des plaines du Grand Nord.

Certains avaient déjà de profondes racines dans le Nouveau Monde, et d'autres allaient venir de partout s'y établir. Ensemble, ils ont commencé à bâtir un pays où deux grandes familles linguistiques apprendraient à faire preuve d'ouverture et de compromis, à respecter ceux et celles qui y étaient déjà implantés et à faire une place juste et équitable aux nouveaux arrivants.

Fiers de l'héritage de leurs ancêtres, les francophones de ce pays ont parlé, écrit, chanté et célébré leur langue avec détermination. Ils l'ont enseignée à leurs enfants pour qu'ils perpétuent cet amour de la langue française. Vivre en français sur un continent aussi vaste pose des défis de tous les instants. Pourtant, depuis 400 ans, les francophones n'ont de cesse d'étendre le rayonnement de cette langue et de cette culture qui s'inscrivent dans leur manière d'être et de percevoir le monde.

Leur volonté d'enraciner le français en terre d'Amérique a contribué à la création d'un modèle de diversité unique au monde : un pays riche de ses deux langues officielles, de deux grandes cultures auxquelles se sont greffées des centaines d'autres. Chacun et chacune peut conserver ce qui le distingue, tout en unissant ses forces, sa vigueur et sa créativité à celles des autres pour constituer un pays à la mesure de nos rêves et de nos aspirations.





Le Canada et *la Francophonie* mondiale

Il n'y avait pas de Francophonie. Il n'y avait même pas encore de Canada. Mais le long du grand fleuve que Cartier a nommé Saint-Laurent, des femmes et des hommes venus de France contem-
plaient l'horizon, en se disant : c'est ici que nous allons vivre. C'est ici que nous allons bâtir notre avenir. Élever des enfants, semer et récolter. Défricher et replanter. Nous allons fonder un pays.

Et avec les mots et les coutumes de l'Ancien Monde, ils ont créé le Nouveau Monde. D'émerveillement en sacrifice, d'inquiétude en espoir, dans la solidarité de l'isolement, leur voix a pris un accent spécial. L'accent canadien.

Leur tâche était immense; le pays qu'ils voyaient, celui qu'ils voulaient, était grand comme un continent. Il faisait froid. C'était loin. Mais ils ont saisi les outils les plus puissants de l'humanité : l'entraide, le courage et la foi. Et ils ont donné une nouvelle patrie à la langue et à la culture françaises.

Quatre siècles plus tard, l'œuvre patiente et acharnée de ces obstinés rejoint l'Europe, l'Afrique et l'Asie, à la vitesse de la lumière.

De concert avec d'autres voix d'inspiration commune, la francophonie canadienne résonne partout dans le monde.

Avec l'accent canadien.

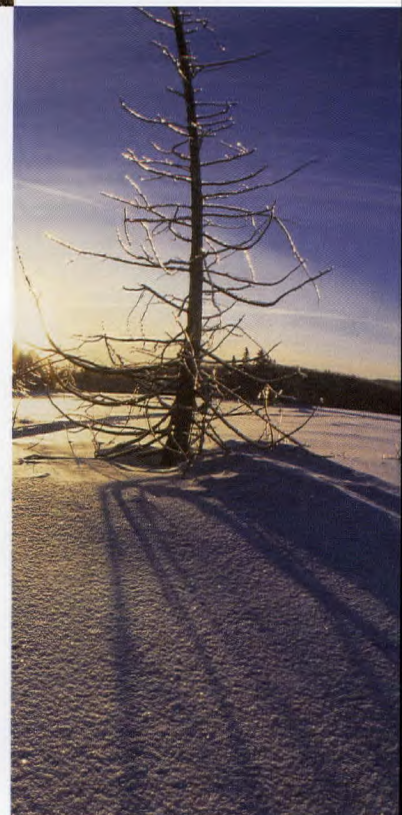
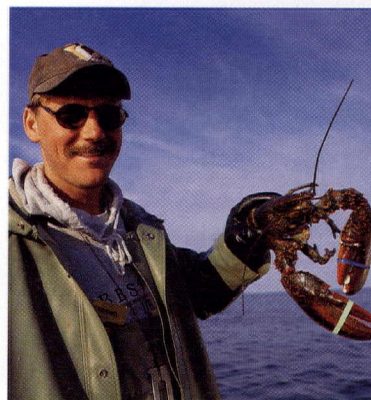
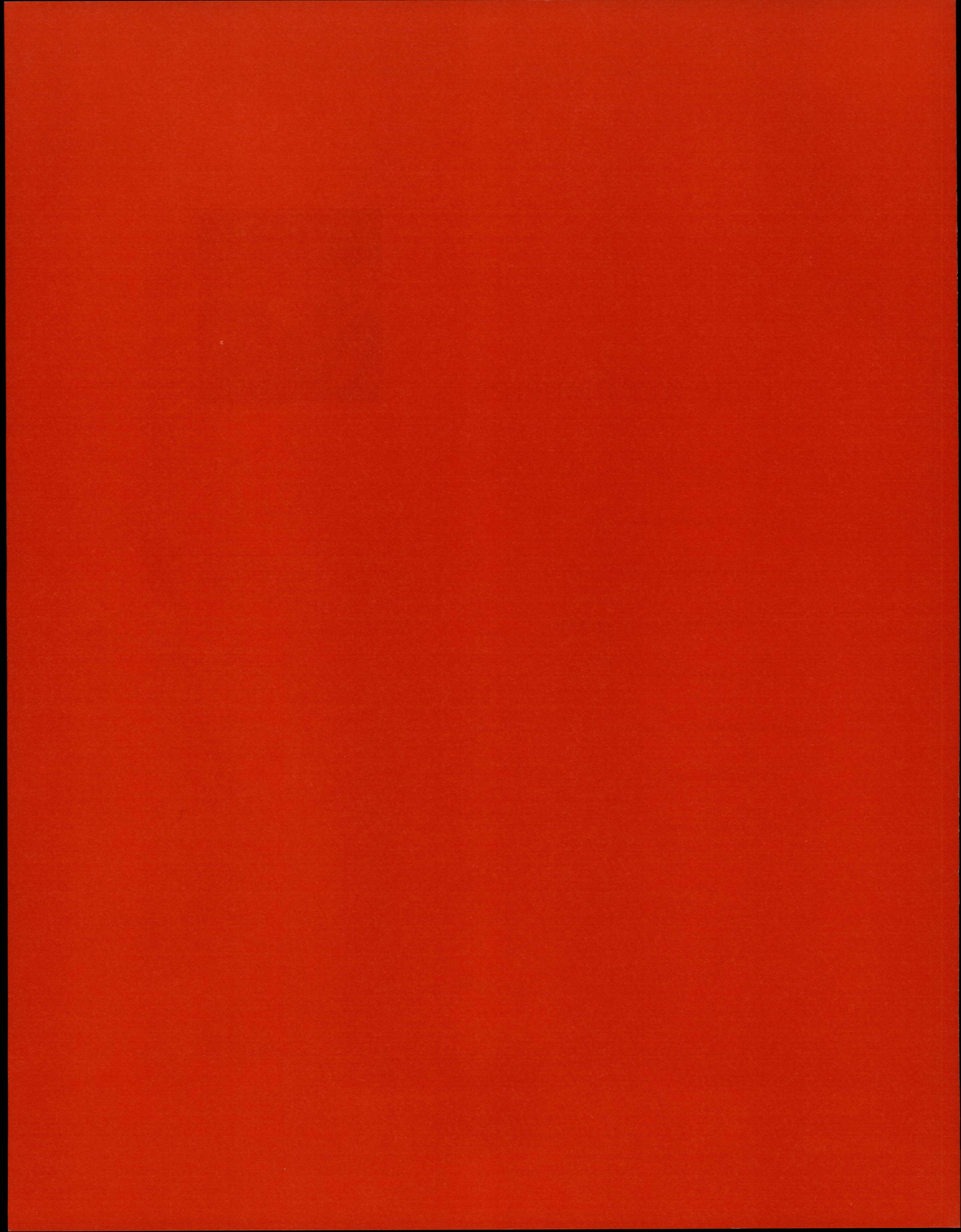




Table *des* matières



Les francophones : une présence à la grandeur du pays	11
Un peuple façonné par son territoire	23
La diversité de la francophonie canadienne	47
Les sciences et la technologie en français	57
L'éducation en français	67
Faire des affaires en français	77
La vitalité artistique	85
Une présence mondiale	97





Les francophones

une présence

à la grandeur du pays



L'Amérique était habitée bien avant l'arrivée des Européens.

Jacques Cartier, à qui l'on attribue la découverte « officielle » du Canada, l'a lui-même constaté peu après avoir débarqué à Gaspé, en juillet 1534. Il a alors signifié aux autochtones que l'endroit changeait de propriétaire. Dans ses écrits, Cartier note en effet que « Le XXIII^{me} jour dudict mois, nous fismes faire une croix ..., qui fut faicte devant plusieurs d'eulx ..., où il y avoit, VIVE LE ROY DE FRANCE. Et icelle croix plantâmes sur ladictte poincte devant eulx lesquelz la regardoyent faire et planter ».

La France venait de découvrir le Canada, et les premiers habitants venaient de découvrir les Français. Il leur restera à faire l'apprentissage de la différence par l'entraide, le partage et le compromis.

Lorsque Cartier a débarqué sur les rives du Nouveau Monde, 250 000 Montagnais, Algonquins, Iroquois, Hurons et autres nations amérindiennes se partageaient le territoire qu'ils avaient exploré et apprivoisé depuis déjà près de 10 000 ans. Sur l'ensemble du continent nord-américain, on comptait deux millions de personnes, parlant 300 langues et réparties sur 20 millions de kilomètres carrés, qui avaient fondé des familles, formé des communautés et forgé des alliances.





Pierre Gaultier de La Vérendrye, explorateur né à Trois-Rivières, établit avec ses fils un commerce

Mais voilà que retentit sur ce continent une nouvelle langue, le français, que parlent des hommes qui voyagent en gros voiliers ou en canots d'écorce le long des rivières. Car les Français ne se sont pas contentés de traverser l'océan; ils ont vite fait d'emprunter les voies navigables intérieures.

Pour cela, ils vont chercher l'aide et l'appui des autochtones, qui connaissent le territoire, les techniques de survie en hiver, les modes et les méthodes de déplacement.

Samuel de Champlain s'aventure jusque dans la baie Georgienne (lac Huron) en 1615. Pierre-Esprit Radisson voyage de la source du Mississippi à la baie d'Hudson entre 1658 et 1663. Vingt ans plus tard, Louis Jolliet descend le Mississippi, sans toutefois atteindre le golfe du Mexique, comme le fera René Robert Cavelier de La Salle en 1682.

de traite des fourrures à partir des Grands Lacs jusqu'aux Rocheuses, de même qu'en Alberta et dans le Nord-Ouest américain.

Comme autant d'ancres jetées le long du fleuve interminable, les nouveaux venus accrochent des villages aux falaises et au fond des vallées : Port Royal, le berceau de l'Acadie en 1605; Québec, en 1608, qui devient le centre de la colonie; Trois-Rivières, en 1634, où un Algonquin de passage sauve les Français de la famine en leur apprenant à pêcher sous la glace; Ville-Marie, qui deviendra Montréal, en 1642.

Les Grands Lacs restent longtemps une région éloignée et dangereuse pour les Français. Ils y érigeront tout de même des établissements comme la mission des Jésuites de Sainte-Marie (1639-1649) et de nombreux forts qui deviendront parfois des villes, comme Sault-Sainte-Marie à l'embouchure du lac Supérieur, et Détroit, dans ce qui deviendra l'état américain du Michigan.

En 1713, après 10 ans de guerre en Europe et dans les colonies d'Amérique, la France est forcée de céder à l'Angleterre l'est de l'Acadie, aujourd'hui la Nouvelle-Écosse, et les grands territoires de trappe à l'ouest et au nord des Grands Lacs. Pour les Acadiens, le rêve de la Nouvelle-France prend fin brutalement : le 5 septembre 1755, ils sont rassemblés à Grand-Pré et arrachés à leurs terres.

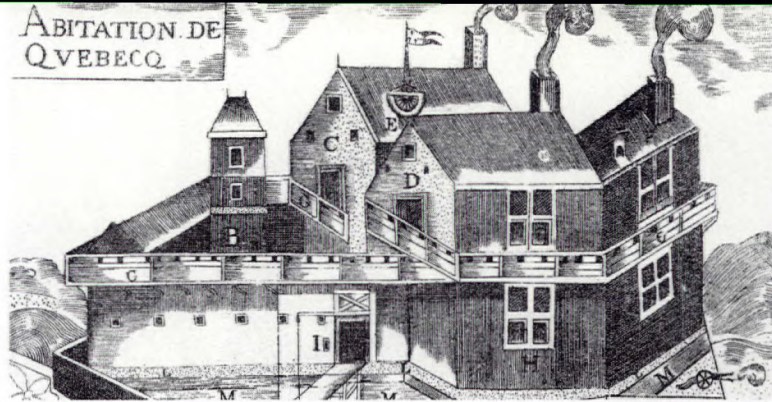
Ce n'est que le début du démembrement de l'empire français en Amérique. En 1760, après cinq ans de guerre, les Britanniques se rendent maîtres de Louisbourg, de Québec, puis de Trois-Rivières et de Montréal. La conquête prend fin.

Mais ce ne sera pas la fin de la grande aventure francophone en Amérique. ■



Champlain, explorateur et visionnaire





Fils d'un pêcheur, Au cours d'une dizaine d'expéditions, Champlain explore les côtes et les rivières du Canada. Il recherche des endroits habitables, de nouveaux territoires de trappe et, surtout, un passage fluvial vers la mer de Chine qui lui donnerait accès aux richesses de l'Orient. Il explore et cartographie le littoral de la future Acadie, d'une partie de la Nouvelle-Angleterre, de la vallée du Saint-Laurent et de la baie Georgienne. Après avoir fondé Québec, en 1608, il choisit l'île de Montréal comme emplacement de l'actuelle ville.

Samuel de Champlain est né vers 1567, à Brouage, en France.

Lorsqu'il meurt en 1635, il est le père d'un pays.

Samuel de Champlain a écrit l'une des pages les plus remarquables de l'histoire de la Nouvelle-France.

En Nouvelle-France, Champlain a connu la famine, combattu les Iroquois et les Anglais, organisé la vie quotidienne et jeté les assises d'une communauté autrement isolée et démunie.

Auteur consciencieux, il publie aussi quatre récits de voyages et deux mémoires, dont s'inspireront la plupart des écrivains et des chroniqueurs qui traiteront de la Nouvelle-France. Un de ses biographes, l'abbé Laverdière, affirme d'ailleurs : « La part immense qu'il prit aux premières fondations tant civiles que religieuses de ce pays, sa droiture, son intégrité, l'étendue et la variété de ses connaissances, la position avantageuse qu'il occupait vis-à-vis des personnages les plus influents de la cour de France, suffiraient sans doute pour donner à sa parole la plus haute autorité. Mais ce qui ajoute encore une valeur singulière aux écrits de Champlain, c'est qu'il est pour ainsi dire le seul de nos plus anciens auteurs que l'on puisse regarder comme source historique proprement dite. »

Le jour de Noël de l'année 1635, Samuel de Champlain meurt à Québec. Chez lui. ■





Les *coureurs* des bois

Versailles veut que ses sujets, aussitôt arrivés au Canada, se mettent à l'ouvrage et en ménage.

Mais, pour beaucoup de ces jeunes colonisateurs, Versailles semble de plus en plus loin et la voix d'un roi absent, de plus en plus faible. Ils ont tellement à voir, à découvrir et à accomplir, ici au Canada. L'aventure commence partout où porte le regard.

Aussi leur faut-il bien s'entendre avec les autochtones. En 1610, Champlain autorise donc Étienne Brûlé, un de ses compagnons d'exploration, à hiverner avec les Algonquins pour apprendre leur langue. Mais la langue n'est pas la seule chose qu'il apprendra auprès de ses hôtes : il apprendra à vivre en homme libre. Attirés par l'aventure et le profit, des milliers de jeunes hommes le suivent bientôt sur les sentiers et les rivières.



Ces aventuriers apprennent aussi, peut-être encore des autochtones, que les alliances peuvent rapporter gros, à condition de les changer quand il le faut. C'est ainsi que, lors de la brève occupation de Québec par les Anglais en 1629, Brûlé et d'autres coureurs des bois trouvent normal de travailler pour l'occupant.

Treize mille autorisations de «course des bois» sont émises à Montréal entre 1670 et 1760; mais les coureurs des bois sans autorisation officielle abondent, et ces corsaires des forêts ne sont guère plus appréciés par les bien-pensants de la colonie que ne le sont les pirates dans la mère patrie. Le gouverneur Denonville décrit ainsi le problème: «L'air de noble qu'ils prennent à leur retour par leurs ajustements et par leurs débauches au cabaret fait que, méprisant les paysans, ils tiennent au-dessous d'eux d'épouser leurs filles... et outre cela, ne veulent plus s'abaisser à cultiver la terre, et ne veulent plus entendre qu'à retourner dans les bois continuer le même métier.»

De l'avis de plusieurs, l'œuvre de ces premiers entrepreneurs ne vaut pas celle des autres bâtisseurs de la Nouvelle-France, c'est-à-dire les cultivateurs, les administrateurs et les missionnaires. Souvent méprisés par leurs contemporains, qui ne voyaient en eux que des libertins et des aventuriers, les coureurs des bois ont néanmoins laissé un héritage précieux à tous les francophones d'Amérique: le goût de l'initiative, de l'entreprise et de la liberté! ■



Les mouvements migratoires *l'Acadie*

En 1755, alors que les autres Français du Canada tentent vaillamment de s'enraciner le long du Saint-Laurent, les Acadiens, eux, sont brusquement expulsés de leurs vallées et de leurs anses tranquilles, puis forcés de s'exiler.

Spoliés et honnis dans ce pays qu'ils ont bâti, des milliers d'Acadiens se réfugient en Louisiane et en Nouvelle-Angleterre. D'autres sont déportés aux Antilles, en France, en Angleterre et même en Australie. Plus de 5 000 meurent au cours de la déportation. Sur 15 000 Acadiens, seuls 2 500 restent au Canada.





À peine un siècle plus tard, leurs descendants, qui avaient réintégré la patrie des ancêtres, doivent à leur tour se tourner vers l'étranger : la vie est devenue trop dure, le pays trop pauvre. De 1851 à 1871, plus de 260 000 personnes quittent donc les Maritimes pour les terres fertiles et les emplois bien payés de la Nouvelle-Angleterre. D'autres s'installent au Québec, en Ontario et dans l'Ouest canadien.

De nos jours, le cœur de l'Acadie continue de battre dans les provinces maritimes du Canada. Mais on peut en sentir le pouls partout au pays et même jusqu'aux États-Unis, où les Acadiens ont semé leur espoir, leur courage et leur fierté. ■





Les mouvements migratoires *le Québec*

Après la signature du Traité de Paris en 1763, quelque 60 000 colons français choisissent de rester au Canada. Au milieu du XIX^e siècle, ils sont plus d'un million à vivre dans la province de Québec, fidèles à leur langue, au Code civil et à la culture de leurs ancêtres, grâce à leurs institutions politiques et à leur esprit de solidarité.

De 1840 à 1930, un important mouvement migratoire affaiblit le Québec, foyer de la francophonie nord-américaine : plus de 900 000 Québécois quittent leur province pour la Nouvelle-Angleterre, où les industries textiles et forestières promettent des revenus intéressants et stables.





Devant cette émigration massive, les autorités du Québec poussent un cri d'alarme, dont le curé Labelle (1833-1891). Ce dernier, qui a consacré sa vie à tenter de raviver l'esprit colonisateur de ses compatriotes et de les intéresser aux régions moins développées du Québec, craint, en effet, que l'émigration ne devienne « le cimetière de la race ».

Plusieurs Québécois décident donc de rester et d'autres reviennent des États-Unis pour coloniser, souvent sous l'impulsion du clergé, les autres régions du Québec, de l'Ontario ainsi que les provinces de l'Ouest.

On retrouve aujourd'hui des francophones dans toutes les provinces et dans tous les territoires du Canada. ■

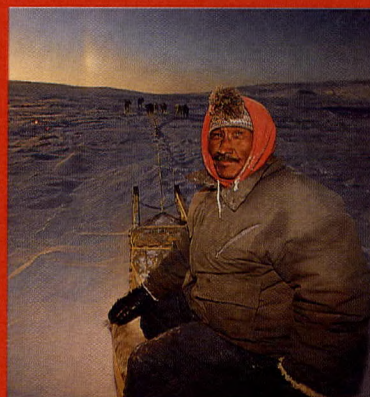


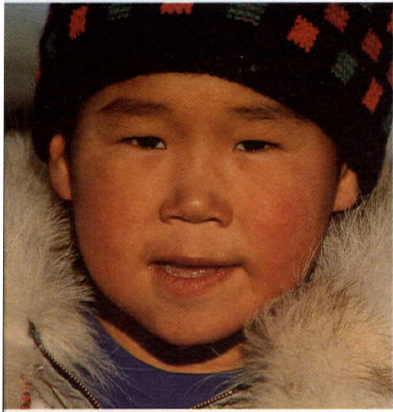


Un peuple

façonné

par son territoire





Au cours des 400 dernières années, la francophonie canadienne s'est appliquée à s'installer et à prospérer partout sur le territoire occupé par les premiers colons.

Elle a mûri et a porté des fruits. Elle s'est étendue et s'est multipliée. Principalement au Québec, le berceau du Nouveau Monde francophone, de même que le cœur et l'âme de la francophonie canadienne. Et aussi en Acadie, dont l'itinéraire diffère, mais qui puise à la même source. Et dans chaque province et territoire, où la francophonie prend diverses formes et s'enracine de plus en plus profondément.

Les francophones ont construit des villes. De belles grandes villes nord-américaines. Ils ont fondé des villages, souvent dans des régions très éloignées. Ils ont gratté le roc et creusé le sol pour en extraire les minerais. Ils ont réussi à tirer des grandes forêts de quoi construire, abriter, réchauffer, faire lire et écrire tout un continent. Ils ont jeté les filets à la mer, labouré la terre et récolté les fruits de leur labeur.

Ils ont aussi fait des affaires avec leurs proches voisins, puis avec le monde entier. Construit les plus grands barrages, d'abord ici, puis ailleurs. Conçu et fabriqué des avions qui survolent tous les continents. Inventé des véhicules à neige. Découvert des vaccins et trouvé des remèdes. Enrichi la langue française de mots nouveaux.





Des artistes de toutes les disciplines ont prêté leur regard et leur voix à ce pays. Ils ont raconté, peint, chanté, joué et filmé les paysages et les grands espaces, la gloire, les peines, l'âme et les façons de faire de leurs compatriotes. Sur les plus grandes scènes et dans les plus grandes galeries, de Paris à Hollywood, de Tokyo à Abidjan.

Ils sont six millions, aujourd'hui, à occuper le territoire du Québec, la province canadienne la plus étendue; ils représentent plus de 80 pour 100 de la population québécoise. Et ils sont un million à habiter ailleurs au Canada; un million à cohabiter avec 23 millions d'autres Canadiens qui parlent habituellement anglais, mais dont le tiers se disent d'une origine autre que française ou britannique.

Ils sont partout. À Pointe-Pelée, le lieu le plus au sud du Canada, et au Nunavut, au nord, le plus récent des trois territoires canadiens. Au Yukon et à Victoria, à l'ouest; au Labrador et sur l'île du Cap-Breton, à l'est. Ils vivent dans des collectivités qu'ils ont nommées La Tabatière et Chéticamp, Fauquier et Pointe-aux-Roches, la Broquerie et Gravelbourg, La Malbaie et Caraquet.

Ils ont aussi pignon sur rue à Vancouver, Calgary et Edmonton, Winnipeg et Regina, Hamilton, Toronto et Ottawa, St. John's et Saint-Jean, Charlottetown, Halifax et Moncton.

Ils reconnaissent la ville de Québec comme le chef-lieu de la grande francophonie nord-américaine, tel que l'avait souhaité Samuel de Champlain en 1608. Québec, repère patrimonial et lieu de « pèlerinages » réguliers des francophones de tout le continent.

Et ils sont fiers de leur métropole, Montréal, capitale de l'innovation et de la science, du multimédia et de la biotechnologie, de l'aéronautique, du design et, bien entendu, de la francophonie. ■





L'Acadie

Les Acadiens n'ont pas l'habitude de surenchérir. Ainsi, lorsqu'ils parlent de « révolution entrepreneuriale » chez eux, il faut les croire. Et c'est d'autant plus facile que la réalité en témoigne.

Au Nouveau-Brunswick, le nombre d'entreprises acadiennes a doublé au cours des années 1990. En Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard, les pêcheurs acadiens ont repris l'exploitation d'entreprises de transformation des produits de la mer, abandonnées par les grandes sociétés étrangères après la crise des années 1970. Plusieurs ont utilisé leur savoir-faire pour fonder des entreprises de pisciculture.

À Moncton, hôte du huitième Sommet de la Francophonie, les gens d'affaires francophones ont joué un rôle clé dans la renaissance économique de cette ville. Considérée par certains, au début des années 1980, comme une future ville fantôme, Moncton est aujourd'hui une région dynamique, à la fine pointe de la technologie des communications, qui offre un environnement propice aux affaires et une main-d'œuvre instruite et bilingue. Moncton est devenue un modèle de coopération et de développement économique. On y vient de partout pour connaître la recette de son succès.

Chez tous les francophones des provinces de l'Atlantique, de Port-au-Port à la Restigouche, de Caraquet à l'île Madame, on parle d'entrepreneuriat, de développement économique, d'application des nouvelles technologies et de poursuite de l'excellence.





La mise sur pied du Conseil économique du Nouveau-Brunswick, en 1979, a été l'un des moteurs de la révolution entrepreneuriale de cette partie de l'Acadie. Ailleurs, comme dans les collectivités francophones de la région terre-neuvienne de Cap-Saint-Georges et d'Anse-à-Canard, on a conçu des plans de développement économique régionaux axés sur l'entrepreneuriat local. On voulait, avant tout, compter sur ses propres moyens.

La création de l'Université de Moncton, en 1963, a sans doute été le principal catalyseur de ce renouveau acadien. Elle a formé la plupart des membres de la

classe dirigeante acadienne des dernières décennies, dont Maître Michel Bastarache, juge à la Cour suprême du Canada. Cette même université a aussi établi nombre de partenariats avec les collectivités, notamment par l'entremise de centres de recherche et de développement de la tourbe, des produits marins et des aliments.

Le secteur culturel est également en pleine effervescence dans la francophonie de l'Atlantique. Le catalogue acadien de disques est devenu très impressionnant, et les maisons d'édition, les troupes de danse et de théâtre ainsi que les

maisons de production de films prolifèrent. Plusieurs suivent les traces d'une Antonine Maillet ou d'une Marie-Jo Thério qui ont raconté et chanté l'Acadie un peu partout dans le monde.

Le Nouveau-Brunswick, la seule province canadienne officiellement bilingue, joue un rôle de premier plan, avec les gouvernements du Canada et du Québec, au sein de la Francophonie. ■





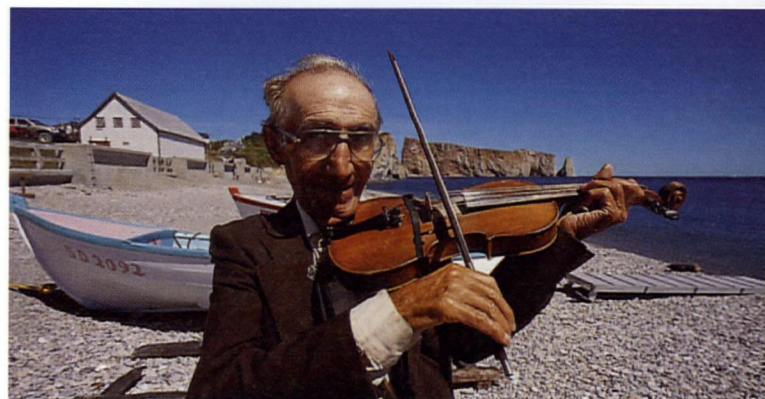


Le Québec

Le Québec est la plus grande province canadienne en superficie. C'est aussi la province aux multiples visages.

Son littoral s'étend de la baie d'Hudson jusqu'au golfe et au fleuve Saint-Laurent, en passant par la mer du Labrador et l'Atlantique. On y retrouve, tant en Minganie qu'en Gaspésie ou aux Îles de la Madeleine, des paysages dont la beauté n'a d'égale que la chaleur de ses habitants. Cette convivialité se manifeste partout sur le territoire : au Lac-Saint-Jean et au Saguenay, dans les Laurentides et en Beauce, à Poste-de-la-Baleine et à Tête-à-la-Baleine, dans Duplessis et en Mauricie.

Foyer principal de la francophonie canadienne et seul territoire à majorité française en Amérique, le Québec a pris plusieurs mesures pour assurer la protection et la promotion de la langue française. Il constitue néanmoins une société pluraliste qui profite de la mondialisation pour accroître ses échanges commerciaux avec le reste du monde.



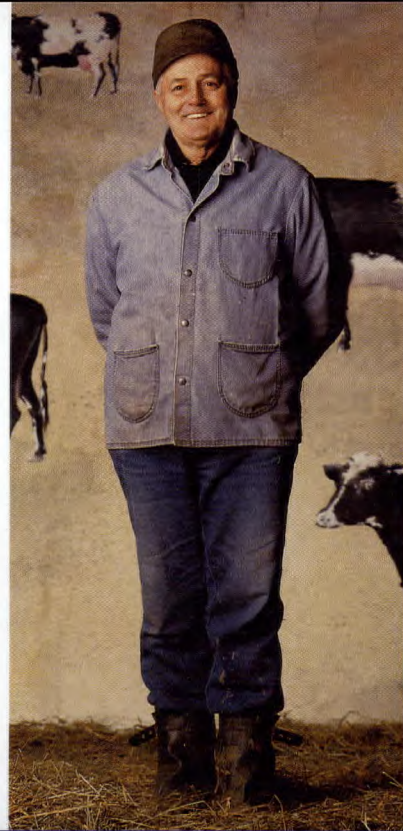


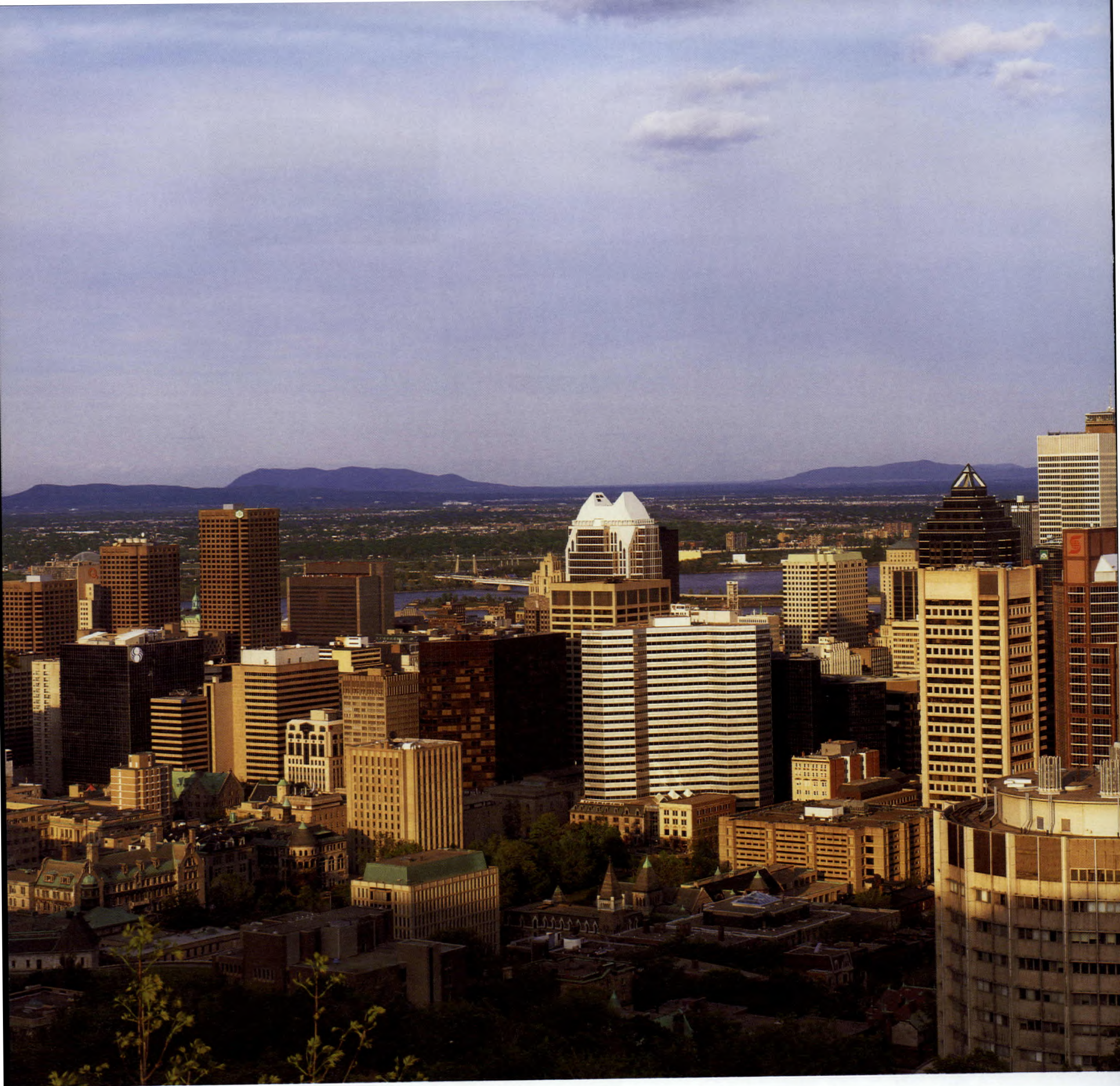
Le Québec consacre ainsi beaucoup d'efforts à maximiser le potentiel d'exportation de ses industries de pointe : l'aérospatial, les produits pharmaceutiques, les télécommunications, l'hydroélectricité, la métallurgie et, bien sûr, les technologies de l'information.

Les rapports entre le Québec et le monde remontent à bien avant l'avènement des nouvelles technologies : déjà, en 1882, le Québec avait un représentant permanent à Paris. Aujourd'hui, les cibles de l'action internationale du Québec sont multiples.

Il y a des siècles, on allumait des feux le long du Saint-Laurent pour signaler l'existence d'une collectivité; aujourd'hui, de tels signaux sont transmis par fibre optique dans le monde entier. Dans les domaines technologiques, les francophones d'ici communiquent leur désir de prospérer en français à tous ceux et celles qui veulent partager leurs espoirs et leurs ambitions. ■







Montréal

La Métropole! Quand on a dit cela de Montréal, on a tout dit. Montréal, la grande ville. Trépidante, effervescente, agitée, bouillonnante d'activités. Industrielle et appliquée le jour, turbulente et animée la nuit.





Depuis sa fondation, en 1642, par Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, Montréal attire des gens de partout, qui viennent y faire des affaires, s'y installer, réaliser et vivre des rêves. Deuxième ville française au monde, Montréal est également une des villes les plus cosmopolites du continent. On y parle français, bien sûr, et aussi anglais, sans oublier une centaine d'autres langues.

Ceux et celles qui cherchent des défis y seront comblés. Montréal peut se vanter de sa tradition d'excellence et de leadership dans plusieurs secteurs d'activité.



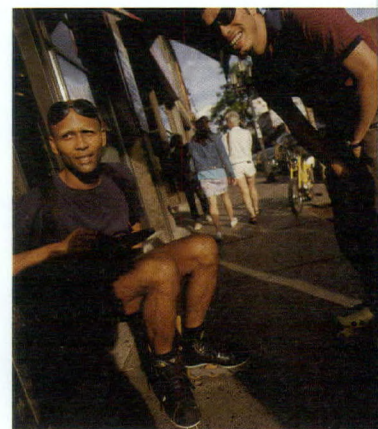
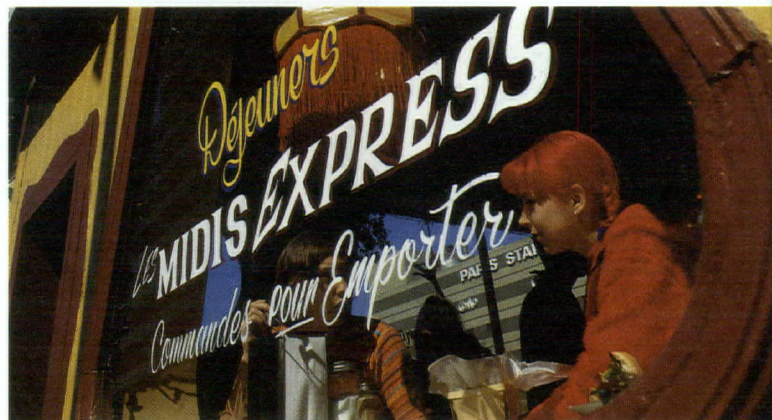


L'aérospatial, l'industrie pharmaceutique et biotechnologique, les technologies de l'information, les télécommunications, les pâtes et papiers et, bien sûr, les arts et la culture sont autant d'industries où Montréal, et les Montréalais, sont des chefs de file.

Montréal se distingue également sur tout le continent dans le domaine du multimédia. Le géant américain Microsoft s'y est même installé, lui aussi, en se portant acquéreur d'une jeune société québécoise, Softimage, qui venait de s'illustrer en produisant l'animation du film de Spielberg, *Parc jurassique*. On y retrouve également la Cité du multimédia qui abrite une vingtaine de sociétés.

Si le grand Montréal est le moteur économique du Québec, il est aussi l'âme et le cœur de la francophonie canadienne. Que l'on soit de Gaspé ou de Sudbury, de Caraquet ou de Chicoutimi, si l'on a une chanson à chanter, une musique à faire entendre, un film à tourner, un poème à réciter ou une pièce de théâtre à monter, en français bien sûr, on peut toujours prendre le chemin de Montréal.

Les grandes salles de spectacles, les dizaines de théâtres, les galeries et les salles d'exposition ainsi que les multiples festivals internationaux de musique de Montréal sont connus des créateurs du monde entier et font de cette ville une escale obligatoire. ■





La capitale nationale, *Ottawa*

En 1610, Samuel de Champlain tombe sous le charme de la vallée de la grande rivière des Outaouais. Peu de temps après, les Français, qui venaient de fonder Montréal, viennent s'y installer. Le roi de France accorde des seigneuries des deux côtés de la rivière : celle de la Petite-Nation, du côté québécois, et celle de l'Original, du côté ontarien.

Ottawa connaît son véritable essor lors de la guerre de 1812 contre les États-Unis. Par la suite, on aménage le canal Rideau, de Bytown (Ottawa) à Kingston, dans la crainte d'une invasion américaine. En 1857, la reine Victoria fait de Bytown la capitale du Canada.

La ville s'emploie à acquérir ses lettres de noblesse. En 1848, l'Université d'Ottawa ouvre ses portes et offre des cours en français et en anglais. Les affaires de l'État attirent des gens instruits, qui réclament des infrastructures sociales et culturelles dignes d'une capitale nationale.

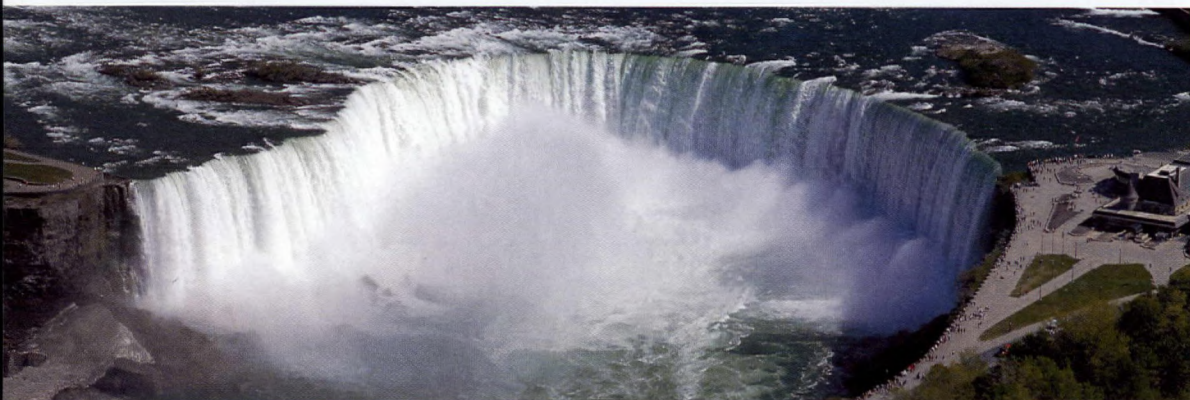




On érige peu à peu des musées de calibre international sur les deux rives et des théâtres accueillent les plus grands artistes internationaux. On y publie trois grands journaux, dont *Le Droit*, seul quotidien de langue française en Ontario. La capitale nationale prend l'allure d'une ville recherchée.

Huguette Labelle, présidente de l'Agence canadienne de développement international et Chancelier de l'Université d'Ottawa, est née et a grandi à Rockland, un village tout près de la capitale nationale. « Avec sa double appartenance linguistique, dit-elle, Ottawa, c'est vraiment le Canada. » ■





L'Ontario

C'est surtout après la construction du chemin de fer pancanadien que les francophones de l'Est ontarien ont commencé à regarder vers le Nord.

En 1883, le Canadien Pacifique atteint Sudbury et sert de tremplin à l'exploitation économique du sous-sol de la région. Cela permettra la découverte des plus grands gisements de nickel au monde, à Sudbury, d'importants gisements aurifères à Timmins et à Kirkland Lake, et de riches gisements d'argent à Cobalt.

Les chemins de fer transportent également des milliers de familles québécoises attirées par les emplois dans les mines ou par les nouvelles terres agricoles.

Parmi ces familles, on retrouve les ancêtres d'Omer Cantin, éditeur du journal hebdomadaire *Le Nord*, de Hearst. « Les Cantin, explique-t-il, sont débarqués à la gare de Hearst avec enfants, ménage, et du courage plein le cœur. Ils se sont aussitôt mis à l'œuvre : ils ont défriché la terre, bien sûr, mais ils se sont aussi dotés, au fil des ans, d'infrastructures sociales et économiques. »

Les entrepreneurs francophones sont nombreux à avoir laissé leur marque sur la région, surtout dans l'industrie forestière. Il suffit de penser aux Mallette à Timmins; aux Dubreuil à Dubreuilville; aux Goulard à Sturgeon Falls; aux Perron à Cochrane; aux Fontaine, Lévesque, Lecours et Gosselin à Hearst.





Les parents ont transmis aux jeunes le goût de la « bougeotte ». Ceux et celles qui choisissent de faire carrière ailleurs que dans le secteur de l'exploitation des ressources doivent souvent quitter la région. Certains font, à l'inverse, le voyage de leurs parents et vont s'établir au Québec. La plupart se retrouvent toutefois ailleurs en Ontario, notamment dans le sud de la province, plus précisément dans la zone urbaine qui longe les lacs Ontario et Érié, d'Oshawa à Windsor, les deux villes canadiennes de l'automobile.



C'est d'ailleurs dans cette région que se trouve Toronto, la métropole du Canada, qui, chaque année, accueille près de 150 000 immigrants de presque tous les pays du monde, y compris les pays francophones. Tous y viennent pour les mêmes raisons : l'activité économique bourdonnante de cette région, ses sièges sociaux de sociétés nationales et multinationales, son secteur bancaire et financier ainsi que l'industrie automobile et manufacturière.

D'autres viennent pour réaliser un rêve précis, pour construire une œuvre qui va leur survivre. Tel Paul Bosc, vigneron de son état, qui a préféré les sols du Niagara à ceux de la région de Bordeaux. En 1978, il fondait l'entreprise vinicole Château des Charmes; 12 ans plus tard, il devenait le premier viticulteur canadien à remporter une médaille d'or au Vinexpo de Bordeaux. ■



Les Prairies

Des plaines, des plaines, et encore des plaines. Un espace qui n'en finit plus, d'un blanc aveuglant sous le soleil d'hiver, ou d'un vert tendre qui, du printemps à l'automne, se métamorphose lentement en une explosion de riches tons dorés.

L'explorateur Pierre Gaultier de La Vérendrye est le premier Européen à traverser les Prairies en entier, jusqu'aux Rocheuses. Il atteint l'emplacement actuel de Saint-Boniface, sur la rivière Rouge, en 1738.



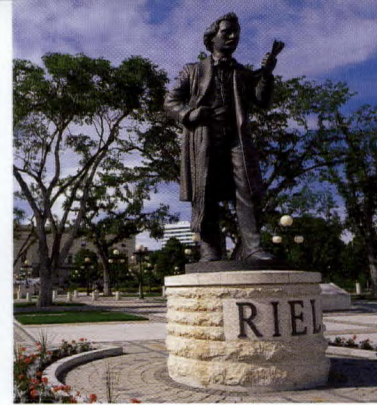
C'est dans ce coin de pays, qui porte le nom de Manitoba («Dieu qui parle»), que s'installent plusieurs Français, pour y pratiquer d'abord le commerce des fourrures; c'est là également que débute la grande aventure du peuplement de l'Ouest canadien.

Bon nombre de Français prennent des conjointes amérindiennes. Cela donne naissance à un nouveau peuple, les Métis, qui négocieront, sous la direction de Louis Riel, en 1870, l'entrée du Manitoba dans la Confédération canadienne.

D'autres francophones, tant du Bas-Canada que d'Europe, viennent entre-temps grossir les rangs de la colonie de la rivière Rouge. Ils fondent un chapelet de villages agricoles tout autour de Saint-Boniface: La Broquerie, Saint-Pierre-Jolys, Sainte-Anne, Sainte-Agathe, et plusieurs autres.

Les ancêtres du juge Alfred Monnin, par exemple, ont émigré de Suisse; il parle des Franco-Manitobains comme d'une communauté «active, fière d'elle-même, qui a de l'avenir». Cette fierté est attribuable en partie au nombre important d'institutions vénérables comme le Collège universitaire de Saint-Boniface, qui ont marqué la francophonie canadienne.

Le Manitoba français a donné deux grands artistes à la francophonie: l'écrivaine Gabrielle Roy et le chanteur Daniel Lavoie. Le groupe Hart Rouge et Carmen Campagne, sont de Willow Bunch en Saskatchewan, la patrie du géant Beupré; ce village est situé dans la même région que Gravelbourg et Ponteix, fondés



au tournant du XX^e siècle. Plus au nord, d'autres villages francophones retiennent l'attention, dont Batoche, le village de Gabriel Dumont où les Métis perdirent la bataille de 1885, et Belgarde, le lieu de naissance de Jeanne Sauvé, première femme à occuper le poste de Gouverneur général du Canada.

«Je sais aujourd'hui que l'ouvrage, ça n'a jamais tué personne», dit en riant l'agriculteur Fernand Denis, qui habite Vonda, dans le nord de la Saskatchewan. Son père, Raymond, venu de France, était de l'étoffe qu'il faut pour fonder un pays aussi vaste.

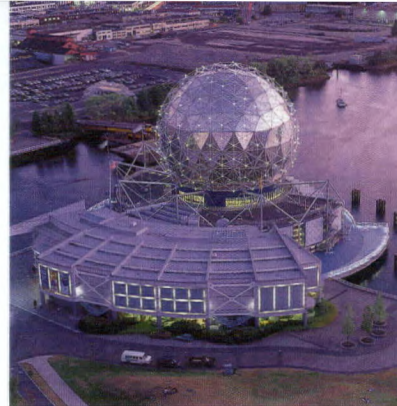
Plusieurs ont poursuivi leur route jusqu'en Alberta. Ils y sont d'abord venus pour la traite des fourrures, puis pour coloniser. Des gens comme Théodore Gelot et Eugène Ménard sont partis de France pour venir fonder Legal, au nord d'Edmonton.

D'autres ont poussé encore plus au nord, jusqu'à Rivière-la-Paix et Grande-Prairie, jusqu'à Plamondon et Lac-La-Biche, ou encore jusqu'à Falher, une des plus grandes régions productrices de miel au monde.

Les Prairies comptent donc aujourd'hui des communautés francophones dynamiques dotées de collèges, d'écoles et de nombreux regroupements qui assurent la promotion de la langue française. ■







Au-delà des *Rocheuses*

Tout, en Colombie-Britannique, est démesuré. Les montagnes, les arbres, les rivières, le territoire. Le cœur des gens, aussi.

Les premiers habitants de cette province sont arrivés à la fin du XVIII^e siècle, avec Alexander Mackenzie, le premier Européen à franchir les Rocheuses. D'autres, à l'emploi de la Compagnie du Nord-Ouest, sont venus y construire des forts pour la traite des fourrures. Puis, il y a eu la coupe du bois, une activité importante dans cette province, où l'exploitation forestière demeure toujours le moteur de l'économie.



Marie Bourgeois est une Québécoise de souche acadienne établie en Colombie-Britannique depuis les années 1970. Elle dirige la Maison de la francophonie à Vancouver. « Vivre en français en Colombie-Britannique? Bien sûr que c'est possible! s'exclame-t-elle. Et pourquoi pas? Nous sommes ici depuis le XVIII^e siècle. »

Et comme dans d'autres grandes villes canadiennes, le visage français de Vancouver évolue. Grâce aux francophones d'ailleurs, attirés par le climat le plus clément au pays, aux nombreux anglophones intéressés à apprendre le français et aux immigrants de pays francophones qui choisissent de s'y installer, Vancouver compte aujourd'hui quelque 250 000 parlants français. ■





Au nord du 60^e

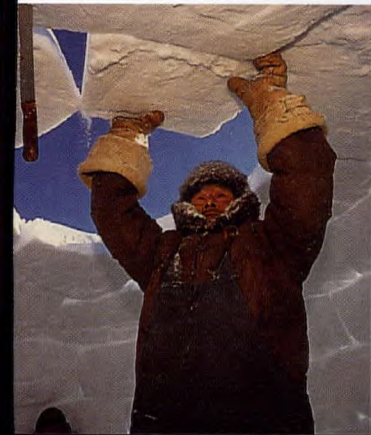
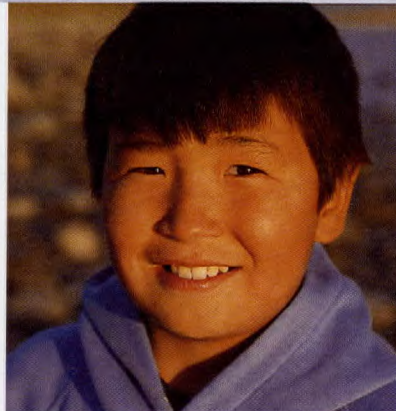
À la lueur des aurores boréales, dans les grands territoires de l'Arctique canadien, la francophonie fait tranquillement son nid, suivant les traces d'Émilie Tremblay, commerçante à Dawson City au XIX^e siècle.

Certes, ils ne sont pas nombreux, les francophones du Grand Nord. Moins de 3 000. Mais il ne faut pas oublier que même si la superficie de cette région constitue plus du tiers du territoire canadien, c'est un des endroits les moins peuplés de la terre. Et le français y est partout langue officielle, avec l'anglais et plusieurs langues autochtones.

L'implantation des francophones y est très récente. Plusieurs sont venus au Yukon lors de la ruée vers l'or de 1898 et ont quitté la région. Ceux qui y sont maintenant établis, de même que les francophones qui vivent dans les Territoires du Nord-Ouest et au Nunavut, sont arrivés, pour la plupart, après les années 1970.

Pierre Fournier est un de ceux-là. Originaire de la région de Rimouski, dans l'est du Québec, il exploite un centre d'écotourisme au Yukon, le *Sunshine Valley Guest Ranch*. « Je suis installé ici depuis 20 ans, dit-il; ce qui m'attire, c'est le train de vie, la nature, la magie et le mystère de ces territoires. » ■









La diversité de la

francophonie
canadienne



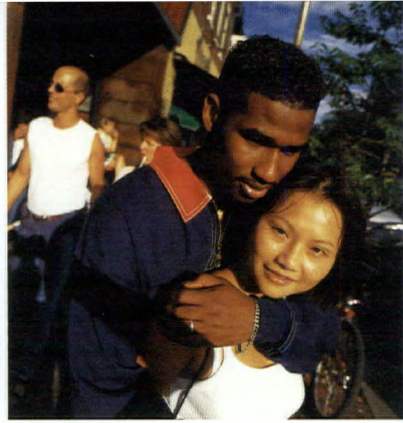
Le paysage urbain du Canada est un microcosme du monde entier.

Les néons des quartiers chinois de nos villes, les arômes des marchés publics, les affiches de restaurants exotiques, les églises, temples, mosquées et synagogues, lieux de culte de toutes les grandes religions, et même les pages des annuaires téléphoniques témoignent d'une société richement diversifiée, pluri-ethnique et multiculturelle.

Le tiers des Canadiens se déclarent d'une origine autre que française et anglaise. Ils viennent de plus de 150 pays où le français est souvent une langue d'usage ou une langue couramment apprise.

Pour ceux-là, le Canada est une terre d'immigration comme nulle autre dans le monde. Ils peuvent, au Québec et dans plusieurs autres régions du pays, adopter ou conserver le français comme langue d'usage, inscrire leurs enfants à l'école française et s'intégrer à la francophonie canadienne.

Depuis l'arrivée des Loyalistes, à la fin du XVIII^e siècle, jusqu'à la venue des réfugiés du Kosovo, en cette fin de millénaire, diverses communautés – allemande, italienne, portugaise, grecque et bien d'autres – se sont aussi installées parmi les francophones et ont prospéré.



Jusque vers les années 1960, l'intégration à la population francophone se faisait surtout au Québec, notamment par les mariages mixtes. C'est ainsi que de nombreux politiciens, journalistes, universitaires, professionnels et gens d'affaires francophones portent des noms tels que Ryan, Johnson, de Bané, O'Neil, Abud, Burns, Watters, Young, Mulroney ou Welch. Le nom Mélançon, par exemple, pourtant très répandu au Canada français, n'existe pas en France : ceux et celles qui le portent le tiennent d'un ancêtre écossais, *Millanson*.

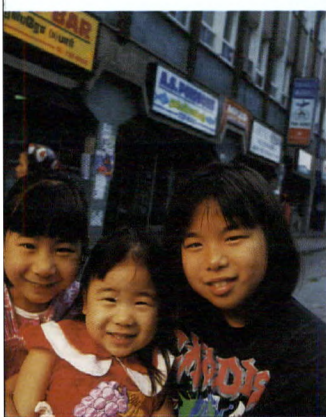
En raison de son ouverture, le Canada est terre d'accueil pour les immigrants de langue française de partout dans le monde. Plus récemment, il y a eu trois grandes vagues d'immigration francophones : juive séfarade, haïtienne et indochinoise. À cela s'ajoutent les nouveaux arrivants du Liban, de l'Afrique du Nord et de l'Ouest, et des Antilles françaises.

Ce pluralisme francophone, surtout évident au Québec, plus particulièrement à Montréal, se manifeste également dans la province de l'Ontario, dont les grands centres accueillent, et de loin, le plus grand nombre d'immigrants au Canada. Attirés par la prospérité

économique de l'Ontario, les immigrants qui connaissent le français y découvrent une francophonie dont ils ne soupçonnaient pas l'existence, mais qu'ils ont aussitôt fait d'appivoiser et d'intégrer.

Ces nouveaux arrivants contribuent activement à l'essor de la francophonie canadienne. Par exemple, les Camerounais, les Zaïrois, les Burundais, les Rwandais, les Haïtiens et les Libanais forment autant de communautés dynamiques dont la langue d'usage est le français. Dans des villes comme Toronto ou Ottawa, l'arrivée d'immigrants francophones a favorisé l'ouverture de nouvelles écoles françaises, ou empêché la fermeture de certaines autres menacées par la dénatalité.

Quelles que soient l'époque, la raison ou la saison, émigrer est un geste de foi. Foi en un avenir meilleur, foi en l'individu et en sa capacité de s'intégrer à un nouveau groupe, et en la capacité de ce groupe de favoriser son intégration. ■





Nuits d'Afrique

À la mi-juillet, depuis 1987, Montréal se transforme: *Nuits d'Afrique*, un festival « aux rythmes endiablés, aux danses époustouflantes et aux costumes féériques » envahit la métropole.

Sur un continent où les sonorités musicales américaines ponctuent le quotidien, le festival ouvre une fenêtre sur le monde et laisse entrer la musique de différents artistes d'Afrique, des Antilles, d'Amérique du Sud, d'Europe et d'ici. D'ailleurs, où qu'ils jouent, les musiciens africains volent de plus en plus souvent la vedette.

Des milliers de personnes d'origines diverses viennent de partout au Québec et des autres provinces du Canada pour participer à cette célébration culturelle: de 10 000 en 1987, ils sont passés à plus de 100 000 aujourd'hui.

Nuits d'Afrique, c'est aussi Lamine Touri. Natif de la Guinée et arrivé au Canada au début des années 1980, il est le président fondateur du festival. Selon sa collègue, Abidé Makilouwè Grace Assouma, « Lamine Touri ajoute un morceau important à la mosaïque canadienne: l'influence culturelle africaine. » ■

Diplômée en finances et en administration, journaliste, animatrice vedette à Musique Plus, femme d'affaires et productrice à MuchMusic : c'est beaucoup pour une seule personne, diraient plusieurs.

Surtout lorsqu'on vient à peine de célébrer son vingt-huitième anniversaire de naissance. Pour Juliette Powell, toutefois, il reste encore beaucoup à faire.

Adulée par son public, elle note avec humilité que son plus beau souvenir est sa rencontre avec Nelson Mandela, lorsqu'elle s'est retrouvée devant des milliers de jeunes Canadiens venus accueillir le célèbre personnage à Toronto, en 1998.

« En grandissant, j'ai compris que la langue française m'ouvrirait des portes, tant au Canada que dans le monde, dit-elle. J'ai eu la chance de faire beaucoup de choses dans ma vie, parce que je suis bilingue. » ■



Juliette Powell

Jimmy Abud



Jimmy Abud et sa famille sont bien chez eux au Nouveau-Brunswick. Petit-fils d'immigrants libanais, Jimmy Abud est né et a grandi en Acadie, y a aussi fréquenté l'école et, maintenant, y fait des affaires. Il est vice-président du Conseil économique du Nouveau-Brunswick.

Soit dit en passant, Jimmy Abud parle avec l'accent acadien !

Cet homme d'affaires, âgé de 53 ans, reconnaît l'importance de la responsabilité sociale que porte sur ses épaules un entrepreneur ainsi que la valeur de l'entraide et de la concertation régionale. Déterminé et persévérant, il tente de convaincre ses collègues entrepreneurs du comté de Restigouche de signer un « contrat social » qui conduirait à la création de 1 000 nouveaux emplois. ■

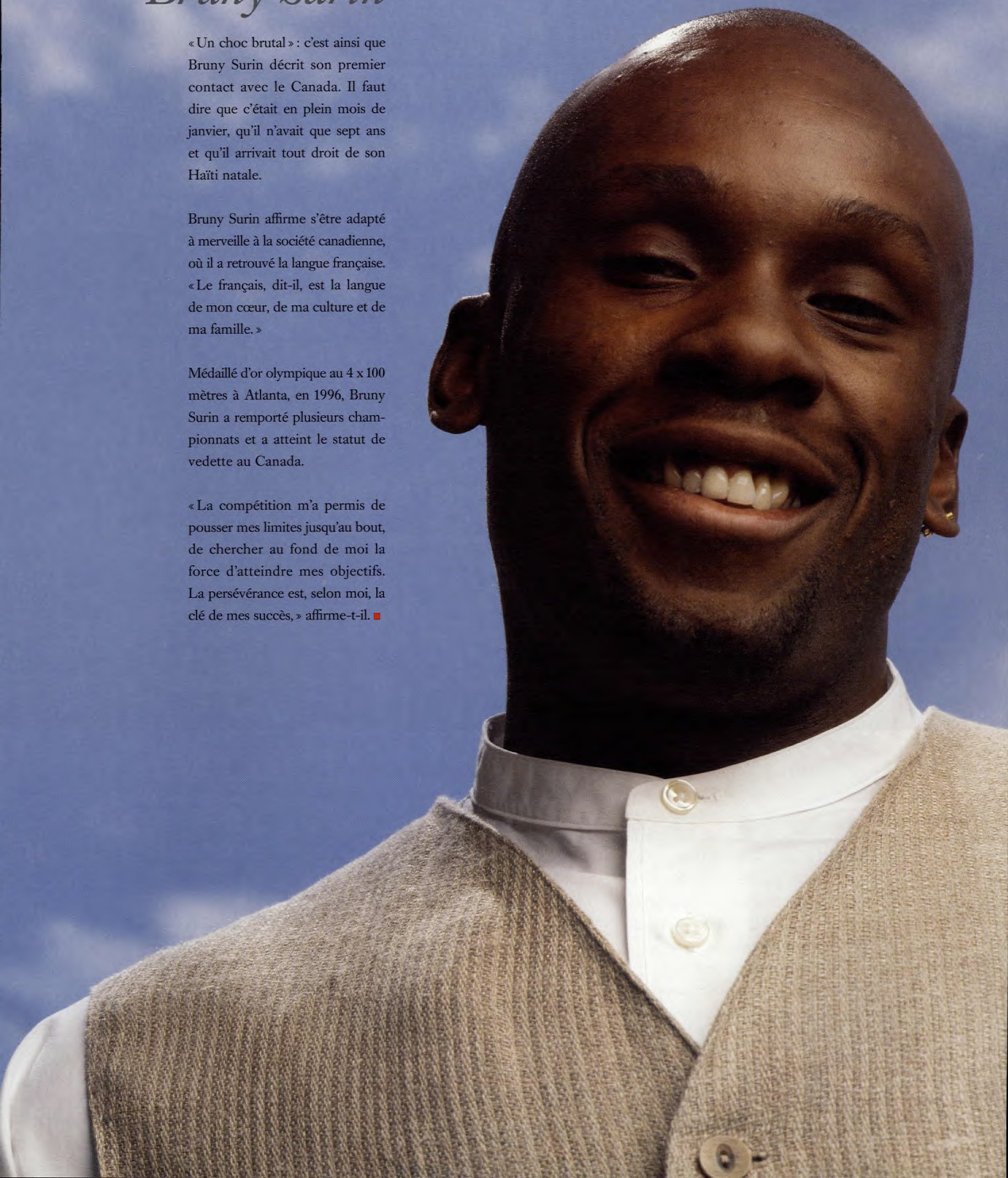
Bruny Surin

« Un choc brutal » : c'est ainsi que Bruny Surin décrit son premier contact avec le Canada. Il faut dire que c'était en plein mois de janvier, qu'il n'avait que sept ans et qu'il arrivait tout droit de son Haïti natale.

Bruny Surin affirme s'être adapté à merveille à la société canadienne, où il a retrouvé la langue française. « Le français, dit-il, est la langue de mon cœur, de ma culture et de ma famille. »

Médaillé d'or olympique au 4 x 100 mètres à Atlanta, en 1996, Bruny Surin a remporté plusieurs championnats et a atteint le statut de vedette au Canada.

« La compétition m'a permis de pousser mes limites jusqu'au bout, de chercher au fond de moi la force d'atteindre mes objectifs. La persévérance est, selon moi, la clé de mes succès, » affirme-t-il. ■





Il faut bien l'avouer : la francophonie canadienne accusait un peu de retard côté *rap* et *hip-hop*. On en écoutait, en américain, mais de là à en faire, c'était autre chose. Puis, en 1992, est arrivé Dubmatique, un groupe formé d'un Algérien de Montréal, d'un Sénégalais de Paris et d'un Camerounais de Dakar. Le *rap* et le *hip-hop* en français prenaient leur envol au Canada.

Ils s'appellent Disoul, O. TMC et Dj Choice. «La langue française est notre langue maternelle, disent-ils. Nous sommes donc fiers de rapper en français.» Les textes de Dubmatique sont très loin du «gangstarap», qui est populaire aux États-Unis et que l'on accuse de véhiculer la violence. Au contraire, les créations musicales de Dubmatique ont beaucoup d'échos poétiques et

vont jusqu'à diffuser des valeurs familiales. Conscient de son rôle social, le groupe participe, à titre de porte-parole, à une campagne canadienne de sensibilisation à la lutte contre la discrimination raciale. ■

Dubmatique

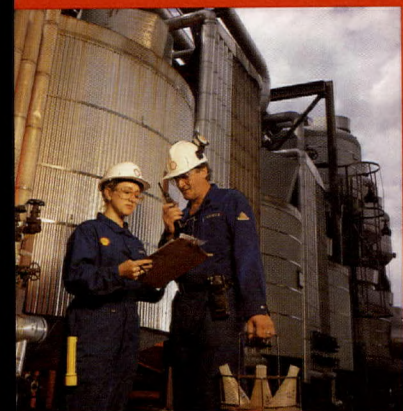
Catherine Mensour

«Je suis la preuve que le bilinguisme fonctionne», lance Catherine Mensour. Cette directrice de l'agence Mensour, à Ottawa, veille, depuis 1985, sur les carrières d'une soixantaine d'artistes, comédiens, auteurs, gens de théâtre ou personnalités de la télévision. Environ la moitié de ses clients sont francophones, la plupart venant de l'Ontario.

«Lorsque j'ai commencé, il n'y avait qu'une seule agence en ville. Les artistes francophones avaient besoin d'être bien représentés, et j'avais une très bonne connaissance de la communauté artistique francophone», avoue-t-elle.

Catherine Mensour signale que ses parents, émigrés du Moyen Orient, ne parlent pas français. «Mais ma mère a insisté pour que je l'apprenne, dit-elle, parce qu'elle trouvait la culture française chaleureuse et ouverte.» ■





Les sciences et la
technologie
en français



Le 5 juin 1999, l'astronaute canadienne Julie Payette rentrait d'un voyage de 10 jours dans l'espace, à bord de la navette spatiale *Discovery*.

La jeune Montréalaise venait d'ajouter un autre fleuron à une riche tradition d'excellence et d'innovation dans le domaine des sciences et de la technologie. Une tradition établie par les Armand Frappier, J.-Armand Bombardier et le frère Marie-Victorin, et poursuivie par des dizaines d'autres.

L'explosion scientifique de l'entre-deux-guerres débute avec l'entrée en scène du microbiologiste Armand Frappier. Après des séjours aux États-Unis et à l'Institut Pasteur de Paris, il rentre au pays pour fonder l'Institut de microbiologie et d'hygiène de Montréal, qui devient plus tard l'Institut Armand-Frappier, ainsi que la première école d'hygiène de langue française au monde, à l'Université de Montréal. Ces établissements jouent un rôle de premier plan sur la scène mondiale, notamment dans la lutte contre la tuberculose et la leucémie.





Alors que Frappier invente de nouveaux moyens pour vaincre la maladie, un autre jeune génie cherche des façons de triompher du terrible hiver canadien. J.-Armand Bombardier rêve d'un véhicule qui aurait raison des grandes plaines froides et enneigées.

En 1937, il réussit à mettre en marché un véhicule tout terrain à chenilles, auquel il travaillait depuis plusieurs années. Ce véhicule constituera un outil essentiel au développement du Grand nord canadien et révolutionnera les modes de transport militaire dans les pays nordiques.

Le « Bombardier » est l'ancêtre du *Ski-Doo*[®], la première motoneige qui a transformé à jamais notre façon de nous déplacer en hiver. Son énorme succès a donné naissance à ce qui est aujourd'hui l'une des plus grandes entreprises canadiennes, Bombardier Inc., qui fait des affaires dans le monde entier.



Contemporain de Frappier et de Bombardier, le frère Marie-Victorin, de la congrégation des Frères des écoles chrétiennes, se fait le pédagogue d'une « culture scientifique ». Son ambition : rallier tout le Canada français de son époque à sa cause.

Créateur de l'Institut de botanique et du Jardin botanique de Montréal, fondateur de multiples organismes à caractère scientifique tels que l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences et la Société canadienne d'histoire naturelle, il lègue à ses concitoyens et à la science une œuvre magistrale intitulée *Flore laurentienne*, qui demeure un ouvrage de référence incontournable.

Au chapitre des sciences et de la technologie, la deuxième partie du XX^e siècle est marquée par l'avancement de l'ingénierie, de la haute technologie et des nouvelles technologies de l'information et des communications (NTIC).

C'est l'époque des grands barrages et des grandes centrales hydroélectriques. Ces gigantesques projets témoignent de la compétence exceptionnelle que nous avons acquise au cours des décennies précédentes.

Parallèlement, le secteur de l'aérospatial se développe à un rythme accéléré. La société Canadair conçoit le Challenger, un jet privé qui devient le symbole du succès canadien dans ce domaine et qui ne cessera de s'améliorer au fil des modèles.

Au tournant du millénaire, les francophones du Canada ont non seulement appris à maîtriser les nouvelles technologies de l'information et des communications, mais ils ont aussi fait preuve d'innovation. Il suffit de penser à la Cité des multimédias, à Montréal, et aux nombreuses entreprises, la plupart dirigées par des jeunes, qui dominent les marchés national et nord-américain. ■



Les francophones et les *découvertes* scientifiques

La francophonie canadienne participe à l'amélioration du sort collectif de l'humanité : ses milliers de chercheurs, qui travaillent souvent dans l'ombre des laboratoires et des universités, palpent, tâtent, examinent, questionnent, déduisent, réfléchissent et, souvent, font des découvertes.

En voici quelques exemples :

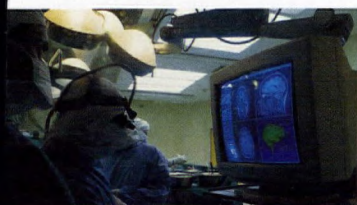
- Le 3TC^{MD}, le médicament le plus prescrit contre le sida au Canada et aux États-Unis, a été mis au point par le Dr Bernard Belleau. La communauté scientifique est d'avis qu'il s'agit de la plus importante découverte au Canada depuis l'insuline, en 1921.
- Un traitement hormonal utilisé avec succès partout dans le monde contre le cancer de la prostate a été mis au point par le Dr Fernand Labrie, directeur du département de physiologie à l'Université Laval.





- La communauté scientifique internationale suit de très près les travaux d'un autre endocrinologue canadien célèbre, le Dr Michel Chrétien, directeur de l'Institut de recherches cliniques de Montréal. La théorie des « précurseurs hormonaux » qu'il a développée aurait d'importantes implications en ce qui a trait à la chimie du cerveau, du cancer, de la sclérose des artères et du sida.
- D'autres chercheurs francophones se démarquent par la ferveur avec laquelle ils ont épousé certaines causes. Le Dr Gustave Gingras, par exemple, est surnommé l'ambassadeur des personnes handicapées. Il a fondé l'Institut de réadaptation de Montréal et a contribué à la mise sur pied de centres similaires au Maroc, au Venezuela et au Viêt-Nam, par l'entremise de la Croix-Rouge.
- Le chimiste Pierre Deslongchamps, de l'Université de Sherbrooke, est également reconnu comme un leader mondial dans le domaine de la synthèse organique.

Certes, la communauté scientifique francophone a parcouru beaucoup de chemin depuis François Gendron; ce médecin de la mission Sainte-Marie-au-pays-des-Hurons, s'était servi, vers 1645, de dépôts calcaires recueillis aux pieds des chutes Niagara pour faire un médicament ionisé en vue de traiter le cancer du sein. ■





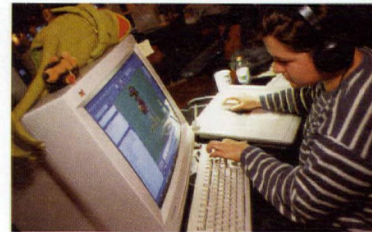
Les francophones, bien *br@nchés!*

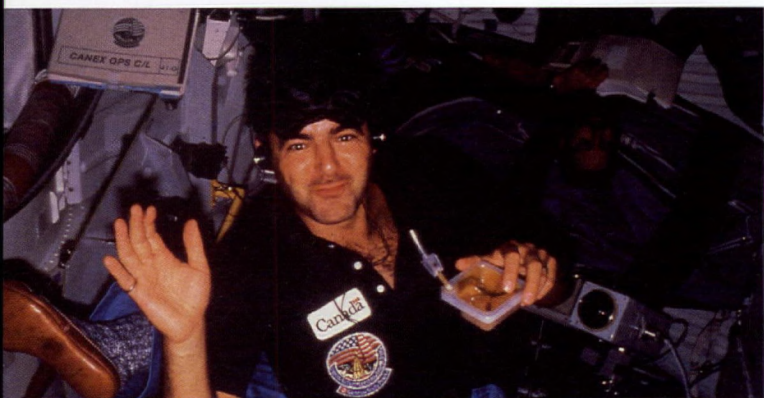
Les internautes francophones du Canada ont surpris leurs homologues européens et leurs propres voisins anglophones par l'ampleur et la qualité de leur présence sur Internet. De toute la francophonie, les Canadiens sont les mieux branchés, et ils tiennent à s'afficher! Plus de 30 pour 100 des sites de langue française du Web sont canadiens.

Plusieurs de ces sites tels que le répertoire *Toile du Québec* et le magazine *Branchez-vous!* ont acquis leurs lettres de noblesse. Les sites canadiens dominent les concours de pages Web; notamment ceux d'organismes comme Radio-Canada, TFO (la télé éducative de langue française de l'Ontario), le Musée de la Civilisation du Québec et le Centre international pour le développement de l'inforoute en français, au Nouveau-Brunswick, qui ont remporté les honneurs pour la qualité de leur présentation graphique et l'intérêt des informations offertes.

Les gouvernements fédéral et provinciaux multiplient les démarches pour faire du Canada le pays le plus « branché ». Les gouvernements sèment ces initiatives sur un terrain fertile, parce qu'en parallèle, et souvent en partenariat, les Softimage, Portage Technologies, Momentum, Intellia s'approprient les nouvelles technologies de l'information et des communications. Ces derniers réinventent les modes et les façons de faire, de produire, de divertir et de relier les Canadiens entre eux.

Eurêka, dira-t-on! Oui. Le site existe et il vous permet de trouver à peu près tout ce qui s'écrit dans la presse francophone. ■





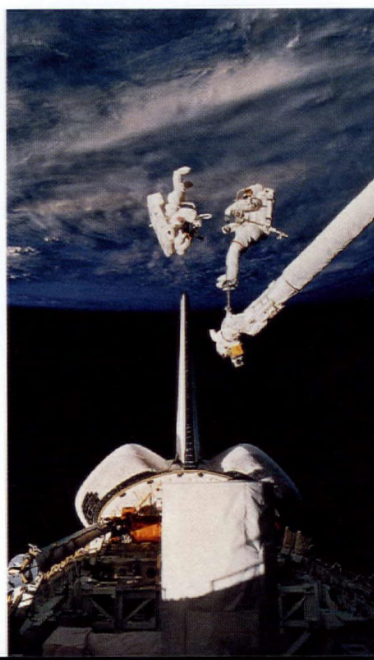
Les Canadiens dans *l'espace*

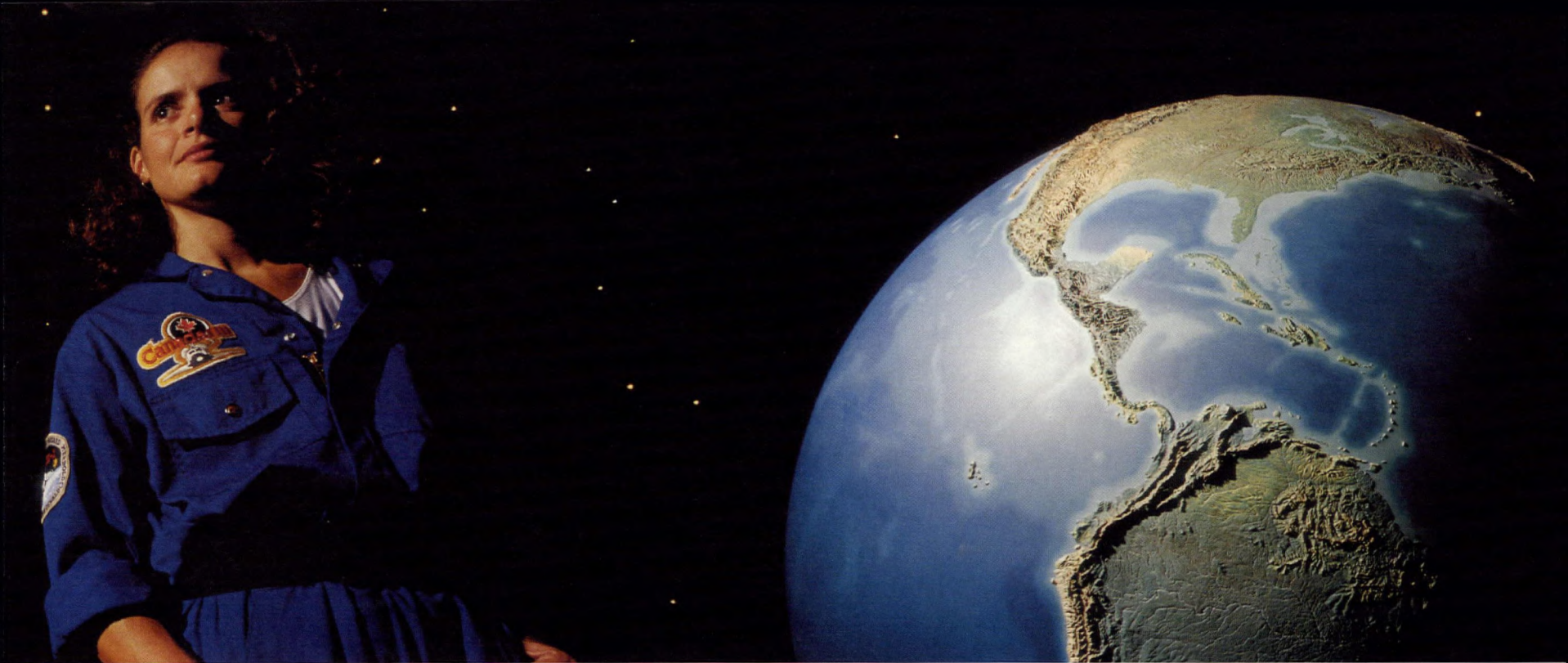
Au moment où l'astronaute Julie Payette revenait d'un séjour de 10 jours dans l'espace, au mois de juin 1999, Marc Garneau, le premier Canadien à s'envoler dans l'espace, préparait son troisième voyage.

Les Canadiens brillent dans l'espace ainsi qu'au *Johnson Space Center* de Houston, au Texas, où s'entraînent Julie Payette, Marc Garneau et une demi-douzaine d'autres astronautes canadiens.

Le Canada est partenaire du plus grand projet scientifique jamais réalisé : la station spatiale internationale. Il est chargé de concevoir et de gérer le système robotique qui sert à la réparation et à l'entretien de la station, ainsi qu'à l'assemblage de composantes.

Lors de son baptême de l'espace, Julie Payette avait comme mission de réparer des circuits électriques défectueux à la station, à l'aide du « bras canadien », bien entendu.



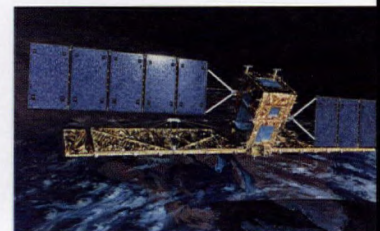


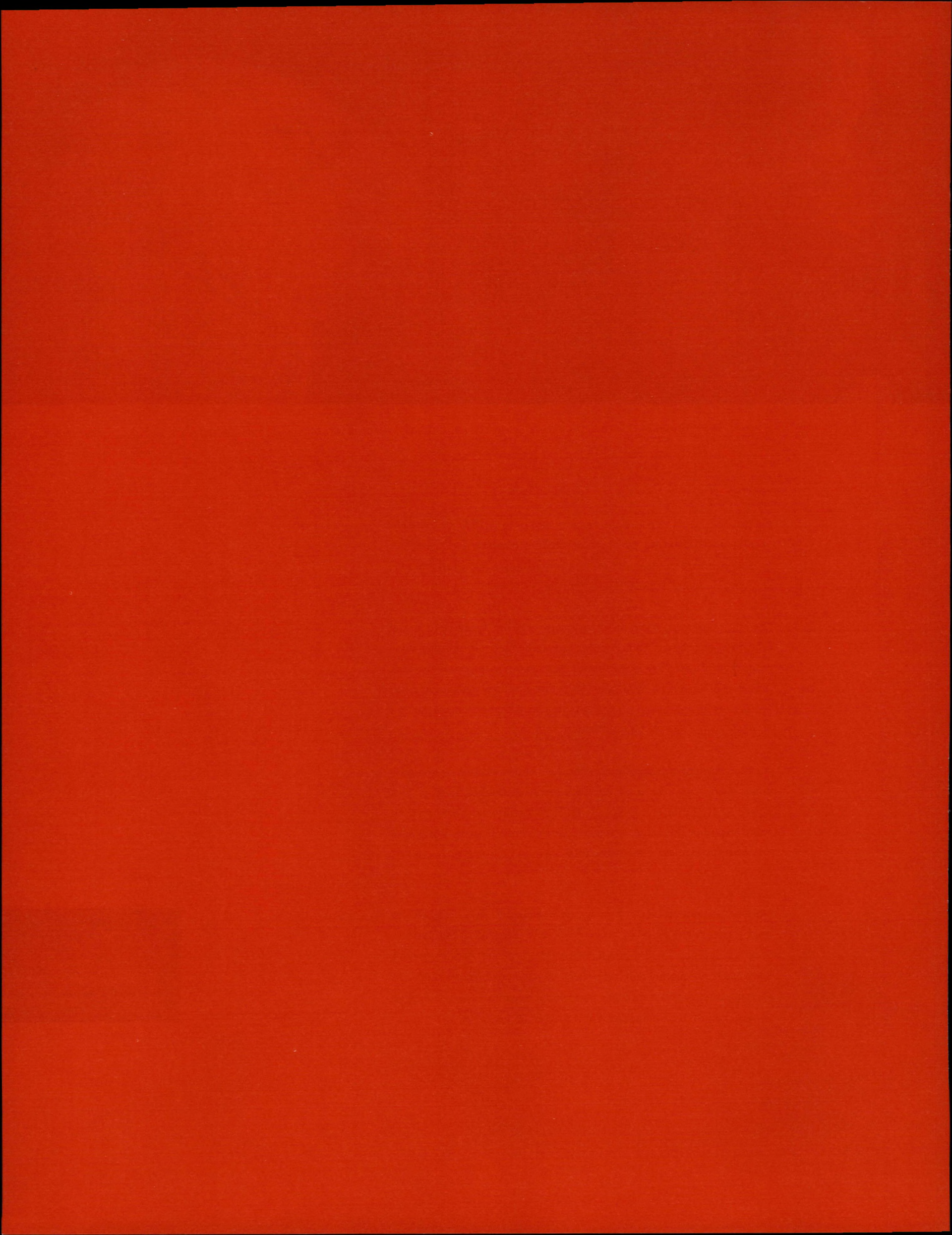
La présence canadienne dans l'espace remonte à 1962 et coïncide avec la mise en orbite du premier satellite, Alouette I. Ce satellite a servi à effectuer des recherches scientifiques sur l'ionosphère, la région de haute atmosphère autour de la Terre.

Dix ans plus tard, après la création de Télésat Canada et grâce à la mise en orbite d'Anik A-1, le Canada devient un pionnier dans l'utilisation de satellites pour relayer des signaux commerciaux. Anik A-2 et A-3 suivent en 1973 et en 1975. Ces satellites géostationnaires permettent la rediffusion des signaux de télévision en français partout au pays, jusque dans le Grand Nord.

Le Canada demeure à la fine pointe des communications mondiales grâce à un vaste réseau de satellites privés et publics, dont le plus récent est RADARSAT. Lancé en 1995, ce satellite a ouvert une nouvelle ère dans le domaine de la télédétection. Il peut émettre et recevoir des signaux dans l'obscurité, sans que n'interfère la couverture nuageuse.

L'impact économique de l'engagement canadien dans l'espace est important : 5 000 emplois créés à l'échelle du pays, plus particulièrement à Saint-Hubert, au Québec, siège social de l'Agence spatiale canadienne, et un milliard de dollars en revenus annuels, dont une grande partie provient de biens et de services exportés. Sans compter la participation de 250 organisations privées et publiques. ■







L'éducation

en français





Du Petit Séminaire de Monseigneur Laval, à Québec, qui accueillait une quinzaine de jeunes Canadiens et Hurons en 1668, jusqu'à l'université virtuelle d'aujourd'hui, qui branche des dizaines de milliers de jeunes francophones canadiens sur le monde entier, les institutions d'enseignement de langue française au Canada ont permis à la langue de Molière de s'enraciner et de fleurir en sol nord-américain.

Aujourd'hui, près de deux millions de francophones fréquentent, à temps complet ou partiel, un établissement scolaire de niveau élémentaire, secondaire, collégial ou universitaire, dont la majorité se situe au Québec.

La plupart des provinces et des territoires offrent des programmes préscolaires et de maternelles en français pour les tout-petits. Plus d'un million et demi de jeunes, inscrits dans 3 000 écoles élémentaires et secondaires, reçoivent un enseignement en français au Canada.

Les communautés religieuses ont établi et géré pendant de nombreuses années un grand nombre de ces écoles : au Québec, elles ont longtemps assumé le fardeau d'éduquer tout un peuple; dans les autres provinces, elles ont souvent été les seules à dispenser un enseignement en français.

Tout un réseau de collèges et d'universités offrent maintenant un large éventail de programmes d'études supérieures en français, qui attirent non seulement des étudiants canadiens, mais aussi bon nombre d'étudiants étrangers. Le réseau collégial, adapté aux besoins du monde du travail, permet aux étudiants d'obtenir une éducation plus technique, qui va des domaines traditionnels aux domaines de pointe.

Le Québec, seule province canadienne majoritairement francophone, a créé un système d'éducation supérieure qui lui est propre. En effet, les 43 collèges d'enseignement général et professionnel (CÉGEP) constituent les premiers échelons où l'enseignement technologique, l'enseignement professionnel et l'enseignement préuniversitaire se côtoient. Une dizaine d'universités, deux instituts de recherche et trois grandes écoles spécialisées viennent parachever ce réseau d'enseignement supérieur.

L'Acadie et l'Ontario comptent pour leur part une demi-douzaine de collèges de langue française qui accueillent annuellement près de 10 000 étudiants. Il s'agit notamment de La Cité collégiale, à Ottawa, et du Collège de l'Acadie dans les Maritimes.

En Acadie, deux universités offrent une éducation complète en langue française, soit l'Université Sainte-Anne, en Nouvelle-Écosse, et l'Université de Moncton, au Nouveau-Brunswick. De nombreux établissements d'autres provinces offrent des programmes de baccalauréat, de maîtrise et de doctorat : l'Université Laurentienne à Sudbury, la Faculté Saint-Jean à Edmonton, le Collège universitaire Saint-Boniface à Winnipeg, l'Université Saint-Paul et le Collège dominicain à Ottawa, ainsi que l'Université d'Ottawa, la plus grande université bilingue en Amérique du Nord.

Au total, plus de 200 000 personnes sont inscrites à temps plein ou partiel dans des programmes universitaires en français au Canada.

Le système d'éducation en langue française au Canada est reconnu comme l'un des meilleurs au monde, et les francophones du pays se classent parmi les plus scolarisés de la planète. ■





En 1663, Monseigneur Laval, premier évêque de la Nouvelle-France, fonde le Séminaire de Québec. Cette institution deviendra l'Université Laval en 1852 après que la reine Victoria en a autorisé la constitution par le truchement d'une charte royale.

L'Université Laval est à l'origine de l'enseignement supérieur en français sur le continent nord-américain. Des générations de francophones y sont venues parfaire leur éducation auprès d'illustres professeurs et de nombreux anglophones, provenant pour la plupart des autres provinces canadiennes, s'y sont inscrits pour accroître leurs connaissances de la langue française.

Jean Chrétien, Lucien Bouchard et Brian Mulroney ont en commun d'y avoir étudié. La réputation mondiale de l'Université Laval et ses divers programmes de coopération internationale attirent des étudiants et des étudiantes de toute la francophonie. À l'automne 1998, ils étaient près de 36 000 à fréquenter cette institution. ■

Une université *française* en Amérique



Les grandes écoles

Les francophones du Canada ont pu affirmer leur présence dans plusieurs domaines grâce à la qualité de leurs institutions d'enseignement.

L'École polytechnique de Montréal, par exemple, a été fondée en 1873 pour offrir un enseignement technique de pointe aux francophones. Au fil des ans, l'École est devenue le fer de lance du génie technique de la francophonie canadienne.

Pour sa part, l'École des hautes études commerciales de Montréal, fondée en 1907, a grandement contribué à stimuler la participation des francophones canadiens au monde des affaires, longtemps considéré comme la chasse gardée des anglophones au Canada.

La première école d'agriculture en Amérique du Nord a été fondée en 1858, à La Pocatière, au Québec. Aujourd'hui, cette école reçoit des étudiants de partout dans le monde, tout comme le Collège d'Alfred, en Ontario.

Dans le domaine culturel, les diplômés de l'École nationale de théâtre du Canada, à Montréal, contribuent à la vitalité du théâtre de langue française depuis 1960. Deux grands conservatoires de musique ont aussi été établis à Montréal (1943) et à Québec (1944), sous la direction de Wilfrid Pelletier. ■



Les défis de *l'enseignement* au Canada

La géographie est sans contredit l'un des principaux atouts du Canada. Par contre, celle-ci devient un obstacle de taille pour les enseignants du Canada français, en raison des distances incroyables qui les séparent parfois de leur clientèle. Ils ont dû faire preuve d'ingéniosité pour mettre sur pied un réseau de formation à distance adapté aux besoins de leur clientèle et aux exigences d'une éducation supérieure.



Le Collège de l'Acadie, en Nouvelle-Écosse, et le Collège Boréal, dans le Nord de l'Ontario, sont parmi les plus avancés au plan technologique, reliant les différentes régions qu'ils desservent à leur campus principal au moyen des nouveaux modes de communication.

Le Collège Boréal, par exemple, rejoint des étudiants sur sept campus. Ce collège est le premier au pays à doter chaque étudiant d'un ordinateur portable qui lui donne accès à ses notes de cours, à son professeur et à Internet.

L'ordinateur est en voie de devenir un outil d'apprentissage aussi important que l'étaient autrefois l'encre, le papier et le tableau noir. ■



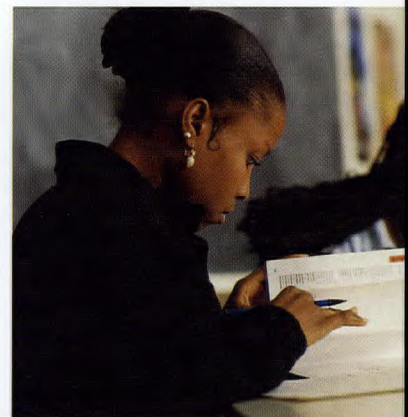
L'immersion

S'il est vrai que l'on peut juger de la vitalité d'une langue par le nombre de ceux qui l'apprennent, les francophones du Canada ont raison de se réjouir : deux millions d'écoliers canadiens anglophones sont inscrits à des cours de français, aux niveaux élémentaire et secondaire.

De plus, 320 000 d'entre eux, soit 10 fois plus qu'il y a 20 ans, participent à des programmes d'immersion, une pédagogie de l'enseignement conçue ici même au Canada. Ces jeunes ne font pas

qu'étudier *le* français; ils étudient *en* français, et ce tant l'histoire et la géographie que les mathématiques.

De l'avis de plusieurs pédagogues, les programmes d'immersion canadiens constituent le plus grand succès des dernières années dans l'enseignement des langues secondes, ce que confirme l'intérêt qu'ils suscitent à l'étranger. Ce modèle a été repris en Australie, en Espagne, aux États-Unis, en Finlande, à Hong Kong, en Nouvelle-Zélande et à Singapour. ■





Rimouski, *centre maritime*

La région du Bas du fleuve, au Québec, s'est forgée une solide réputation en matière de formation et de recherche maritime.

L'Institut maritime du Québec, fondé en 1944, est le centre de formation maritime le plus important du Canada. Il assure une formation de renommée internationale en architecture navale, en navigation, en génie mécanique de marine, en plongée et en logistique du transport.

Également situé dans la région du Bas du fleuve, l'Institut Maurice-Lamontagne de Mont-Joli, un centre de recherche des sciences de la mer, se consacre à la conservation des ressources, à la protection de l'environnement et à la sécurité nautique.

Ces deux fleurons du savoir-faire maritime continuent d'assurer une présence importante des francophones sur les mers du monde. ■



Paul et Suzanne

Transmettre à leurs enfants la langue et la culture françaises est l'un des plus grands défis que doivent relever les francophones du Canada en milieu minoritaire. La situation s'avère encore plus difficile lorsqu'un des deux parents est anglophone.

Dans l'Ouest canadien, on a trouvé une solution à cette difficulté en créant un outil pédagogique unique en son genre : la trousse *Paul et Suzanne*. Cet outil de francisation et de valorisation de la langue française, conçu à l'intention de toute la famille, permet tant au parent anglophone qu'au parent francophone de participer à l'apprentissage du français.

Mise au point au Manitoba en 1992, la trousse *Paul et Suzanne* a vite gagné en popularité dans les provinces voisines. ■



École secondaire *De La Salle*

Chaque année, nombre de jeunes francophones font leurs premiers pas dans le monde des arts grâce à un établissement reconnu à l'échelle internationale, l'école secondaire De La Salle, à Ottawa.

Le Centre d'excellence artistique De La Salle offre une formation spécialisée en arts visuels, en ballet classique, en danse contemporaine, en écriture et création littéraire, en musique instrumentale et vocale, de même qu'en théâtre.

« Le Centre est devenu un outil essentiel à la formation de la

relève », explique son fondateur, Jean-Claude Bergeron. Les réussites de ses diplômés sont impressionnantes. Par exemple, Nicola Currie est violoniste avec le Baltimore Opera Orchestra; Noémie Godin-Vigneault a joué dans plusieurs grandes productions, dont *Divya*; Matthew Whelan est en tournée avec le Cirque du Soleil et Michèle Marier est au Volksoper Opera de Vienne. ■



Faire des
affaires
en français



Il y a toujours eu des gens d'affaires dans la francophonie canadienne. Des premiers entrepreneurs qu'étaient les coureurs des bois à la Banque canadienne nationale (aujourd'hui la Banque Nationale), en passant par le mouvement coopératif, les francophones ont toujours su entreprendre, gérer, échanger et s'imposer sur les marchés boursiers et financiers.

Il y a moins de 40 ans, dans un Québec très majoritairement français, les francophones étaient sous-représentés dans les directions d'entreprises, même au sein des sociétés d'État. Aujourd'hui, l'équilibre s'est rétabli : les francophones occupent environ 80 pour 100 de ces postes, en raison principalement de la *Révolution tranquille*.

L'avènement d'une nouvelle génération d'entrepreneurs francophones au Québec et ailleurs au pays affirmera de façon éclatante la volonté des francophones de participer à la vie économique du pays et de relever le défi de la concurrence sur les marchés mondiaux.

Et ils n'en sont pas à leur première bataille. Comme des milliers d'autres entrepreneurs, ils sont pour la plupart partis de rien. À la sueur de leur front, ils ont bâti des PME, assuré la croissance d'entreprises, géré des empires et concurrencé les plus grandes multinationales.

Les plus importantes sociétés contrôlées par des francophones sont jeunes. Comme le sont d'ailleurs souvent leurs dirigeants. Ainsi, la compagnie Téléglobe est devenue un des chefs de file mondiaux de la télécommunication intercontinentale. Aujourd'hui, sous la direction de Charles Sirois, elle est le troisième propriétaire de câbles optiques sous-marins.

L'entreprise Bombardier, troisième fabricant mondial d'avions civils, a pris le relais d'une ancienne société d'État déficitaire, Canadair, il y a à peine plus d'une décennie. Aujourd'hui, Bombardier, qui compte 53 000 employés dans le monde entier et possède des usines dans 12 pays, réalise 90 pour 100 de ses revenus à l'extérieur du Canada. Ses revenus ont atteint 11,5 milliards de dollars en 1998.

Quebecor, ce géant des communications, doit sa renommée à son fondateur, Pierre Péladeau, qui en a fait un leader québécois, canadien et international avec un chiffre d'affaires qui s'élève à plus de huit milliards de dollars. Son fils, Pierre-Karl, qui vient à peine de prendre la barre de l'entreprise familiale, suit les traces de son père. Quebecor vient d'acquiescer *Sun Media*, l'une des principales chaînes de journaux anglophones du Canada.



Charles Sirois



Pierre-Karl Péladeau

À ces réussites s'ajoute la Power Corporation du Canada, une vaste société diversifiée, née à Montréal. Paul Desmarais, son fondateur, qui n'avait que 24 ans au début des années 1950, fait aujourd'hui figure de patriarche.

Ce sont ses deux fils, Paul et André, qui dirigent maintenant les destinées de Power. Comme Sirois de Télélobe et Péladeau de Quebecor, les frères Desmarais n'ont pas encore 45 ans.

Bien que Télélobe, Bombardier, Power et Quebecor réalisent une partie importante de leurs affaires à l'étranger, ces quatre grandes sociétés demeurent résolument canadiennes. Leur exemple a inspiré toute une génération d'entrepreneurs francophones qui se sont lancés à l'assaut des marchés étrangers dans plusieurs domaines.

Ces entrepreneurs se retrouvent chez TecSult et Franco Nevada, SNC Lavalin et Métro Richelieu, le Groupe Canam Manac et le

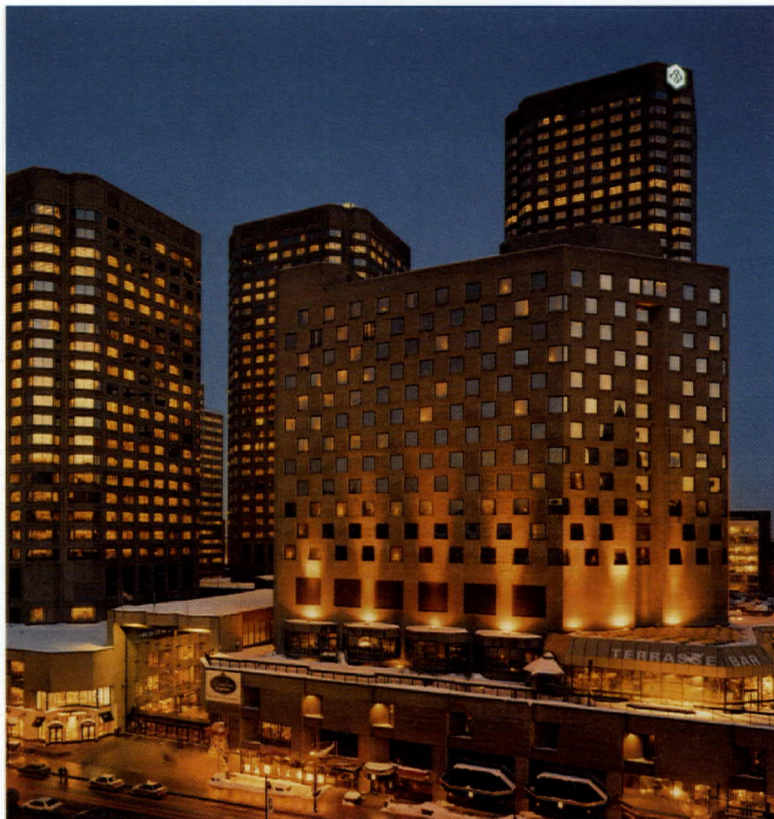
Groupe Chagnon, le Groupe Coscient et Cossette Communication. Ils évoluent de pair avec les Assomption Vie, les Desjardins et les Intellia.

Ajoutons à cette liste de noms illustres du monde des affaires les dizaines de milliers de PME qui créent, à l'échelle du Canada, la grande majorité des nouveaux emplois dans des domaines comme le tourisme, l'agro-alimentaire, les pêcheries et l'industrie des services. Dans certaines régions comme la Beauce, elles ont produit, grâce à la débrouillardise, à la collaboration et à une solide stratégie, de véritables miracles économiques.

Pas surprenant que les entrepreneurs soient aujourd'hui des héros admirés du grand public. ■



Paul et André Desmarais



Desjardins

Plus que toute autre institution financière, le Mouvement Desjardins a soutenu tant les espoirs de tout un peuple que les plans d'affaires d'entreprises locales, provinciales, nationales et internationales.

Lancé au début du siècle par Alphonse Desjardins, un sténographe à la Chambre des communes à Ottawa, le mouvement fonde des caisses populaires partout où les francophones sont assez nombreux : au Québec, bien sûr, en Acadie, en Ontario, au Manitoba et ailleurs.

« Quelles que soient les conséquences immédiates ou lointaines, probables ou imprévues, du plein développement de ces organismes, notre nationalité peut se créer, par eux, un trésor... », disait Alphonse Desjardins.

C'est ce qui s'est produit. Aujourd'hui, Desjardins est reconnu comme la plus importante institution financière francophone au Canada, avec un actif de plus de 70 milliards de dollars. Plus de cinq millions de personnes y font affaire annuellement. ■



Antoine Paquin

« Il y a 10 ans, dit-il, tout le monde voulait écrire un roman ou réaliser un film. Aujourd'hui, tout le monde a un projet d'entreprise. Ma génération s'est débarrassée des complexes d'infériorité des aînés. »

Yves Potvin a lui aussi le goût de l'aventure et l'esprit d'entreprise. Séduit par Vancouver au cours d'une randonnée de bicyclette d'un bout à l'autre du Canada, le jeune chef cuisinier s'y installe et lance, en 1995, sa marque de produits végétariens de restauration rapide. L'entreprise embauche aujourd'hui 180 personnes et fait des affaires partout au Canada, aux États-Unis et en Grande-Bretagne. ■



Alexandre Taillefer

En 1997, à l'âge de 30 ans, Antoine Paquin devenait multi-millionnaire. L'entrepreneur d'Ottawa venait de vendre, pour la somme mirobolante de 89 millions de dollars, sa société de transmission de communication à haute vitesse, Skystone Systems, fondée un an auparavant. Et ce n'est qu'un début. Il vient de se joindre à la compagnie Philsar Electronics à titre de président-directeur général.

Alexandre Taillefer, de Montréal, est un autre jeune entrepreneur qui n'a pas froid aux yeux. Âgé de 26 ans, il dirige Intellia, un leader dans le domaine des technologies de l'information, dont les ventes annuelles dépassent les 20 millions de dollars.

Des jeunes en affaires



Yves Potvin

Des *entrepreneures*

Micheline Charest, la grande patronne de la maison de production télévisuelle Cinar, de Montréal, déclarait en entrevue : « Il faut de la tolérance pour changer le monde, mais il faut d'abord avoir le pouvoir. »

Les femmes sont de plus en plus nombreuses à souscrire à ce constat et à prendre les rênes du pouvoir. C'est ce qu'a fait Micheline Charest qui, depuis 1976, a produit 34 séries de télévision originales diffusées dans plus de 100 pays.



Micheline Charest



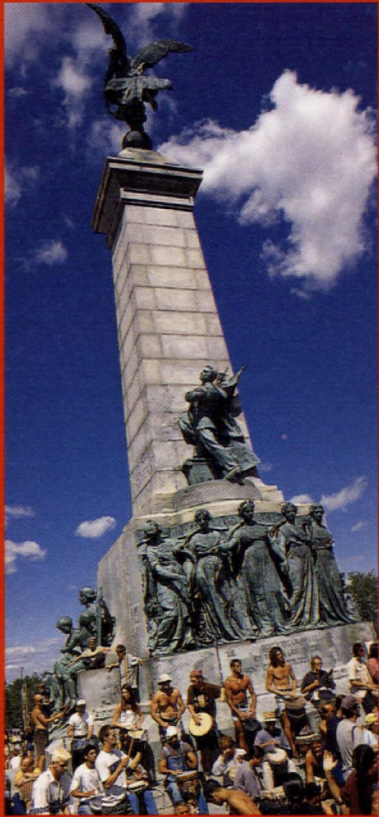
Lise Watier

Lise Watier est un autre exemple de succès. Désignée parmi les 10 meilleurs entrepreneurs des années 1980 au pays, elle a fondé un empire qui offre une gamme de plus de 300 produits cosmétiques exportés partout aux États-Unis, en France, au Moyen-Orient et en Asie. Et « je n'ai écouté personne, a-t-elle déjà déclaré; j'ai tout fait seule. »

De la même façon, la Franco-Ontarienne Denise Meehan n'a attendu l'aide de personne pour bâtir un empire. Elle lançait, en 1984, son premier établissement de restauration rapide. Elle vient d'en ouvrir un vingtième. Elle explique ainsi sa réussite: « Nous préférons investir dans la formation de nos employés et dans le service à la clientèle. » ■

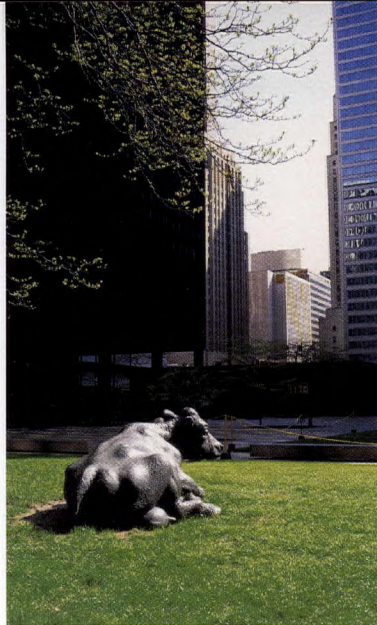
Denise Meehan







La vitalité
artistique



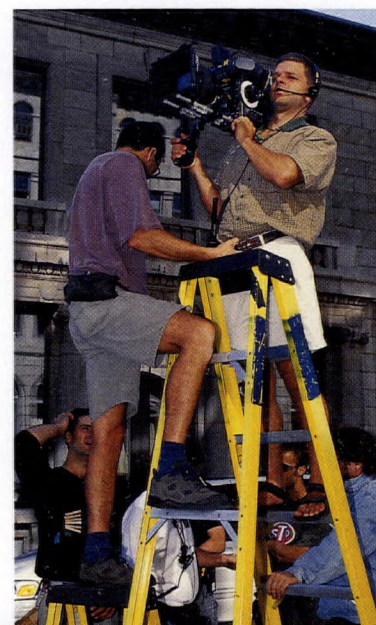
Le Canada doit à ses artistes une bonne part de sa renommée à l'échelle internationale.

Nos artistes comptent parmi nos meilleurs ambassadeurs. Céline Dion, Diane Dufresne, Daniel Lavoie, Luc Plamondon et Gilles Vigneault scintillent au firmament de la chanson ici et partout dans le monde.

Le Cirque du Soleil a renouvelé l'art du cirque. Michel Tremblay a créé parmi les plus beaux personnages du théâtre contemporain. Herménégilde Chiasson, Daniel Poliquin, Gabrielle Roy ont donné une voix percutante au Nouveau-Brunswick, à l'Ontario et au Manitoba. Joe Fafard, de son petit village de la Saskatchewan, a insufflé à ses vaches de bronze une âme qui réconcilie la campagne et la ville. Ainsi est la grandeur du travail de nos artistes.

Nos artistes enrichissent les collectivités qui les ont vu naître et leur lèguent en héritage une part d'éternité. Ce sont eux qui font résonner la francophonie canadienne de tous ses échos. Tantôt ces échos s'entrechoquent, tantôt ils convergent pour célébrer à la fois ce qui nous distingue et ce qui nous unit.

Mais, pour enracinées qu'elles soient en terre canadienne, les œuvres de nos artistes aspirent tout autant à l'universel.





Montréal occupe une place de choix dans l'expression et l'essor de la francophonie canadienne. Tout artiste qui veut entreprendre une carrière internationale doit y passer obligatoirement. Montréal est un centre culturel de première importance et constitue une source d'inspiration pour la majorité de nos artistes.

Terre d'adoption des Michel Côté, Jean-Marc Dalpé, Lara Fabian, Brigitte Haentjens, Antonine Maillet, Robert Paquette, Kevin Parent, Marie-Jo Thério et Serge Patrice Thibodeau, pour ne citer que ceux-là, Montréal les encourage à rivaliser avec les plus grands artistes du Canada et de toute la francophonie.

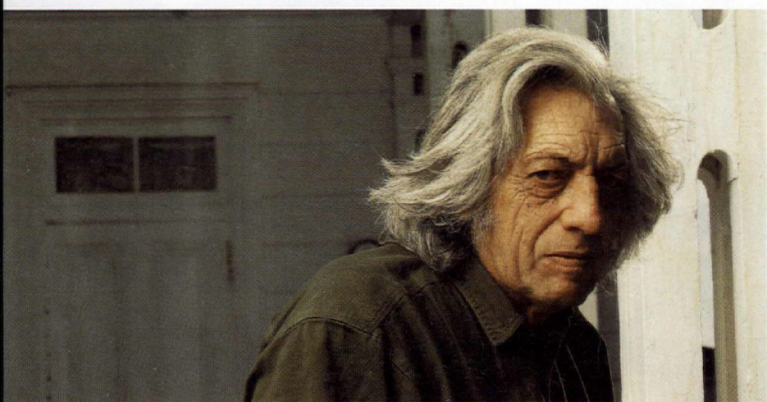
Montréal accueille aussi nombre de festivals internationaux, qui lui donnent son atmosphère de fête: le Festival de Jazz de Montréal, le Festival Juste pour rire, le Festival Nuits d'Afrique, Les FrancoFolies de Montréal et Coup de Cœur francophone, un festival dont le rayonnement s'étend dans toutes les provinces canadiennes.

D'ailleurs, le concept de festival ne cesse de gagner en popularité partout au pays. Il permet à la fois de réunir et de divertir les foules, qui se laissent alors envahir par l'esprit de la fête.

Ainsi en est-il du Festival des Voyageurs de Saint-Boniface, au Manitoba, du Festival d'Été de Québec, de la Superfrancofête de Moncton, du Festival franco-ontarien à Ottawa, du Festival Chant'Ouest d'Edmonton et de la Nuit sur l'étang de Sudbury.

La vitalité culturelle de la francophonie canadienne n'a d'égale que sa volonté de chanter, d'écrire, de jouer et de s'exprimer en français. Elle le fait tant et si bien qu'on l'entend aujourd'hui partout dans le monde. ■





Né à Montréal en 1923, Jean-Paul Riopelle est l'artiste canadien qui a eu les plus importantes expositions individuelles et collectives au monde. Celui qui était l'ami de Matisse, d'André Breton, de Samuel Beckett, de Giacometti et de Calder habite aujourd'hui l'archipel de Montmagny en compagnie des oies blanches.

Son œuvre se caractérise par l'éclatement des couleurs et des formes, poussées au gigantisme et à la monumentalité. Pour Riopelle, la couleur est un élément de structure sur lequel repose le tableau tout entier. Est-il un peintre abstrait ? Voici ce qu'il répond : « Abstraire, cela veut dire enlever, isoler, séparer, alors que je vise au contraire à ajouter, approcher, lier. » ■

Jean-Paul R I O P E L L E

Brigitte HAENTJENS



Brigitte Haentjens est une étoile du théâtre franco-ontarien.

Le Théâtre du Nouvel-Ontario de Sudbury a connu, grâce à elle, ses plus grandes heures de gloire. Sa mise en scène de la pièce *Le Chien* de Jean-Marc Dalpé, qui vaut à son auteur le prix du Gouverneur général, a marqué l'histoire du théâtre dans la

francophonie canadienne. Brigitte Haentjens a co-écrit *La parole et la Loi* (Théâtre d'la Corvée) et *Hawkesbury Blues* (Théâtre de la Vieille 17). De plus, elle a dirigé de nombreux spectacles en théâtre, musique, chanson et poésie. Depuis quelques années, elle vit à Montréal.

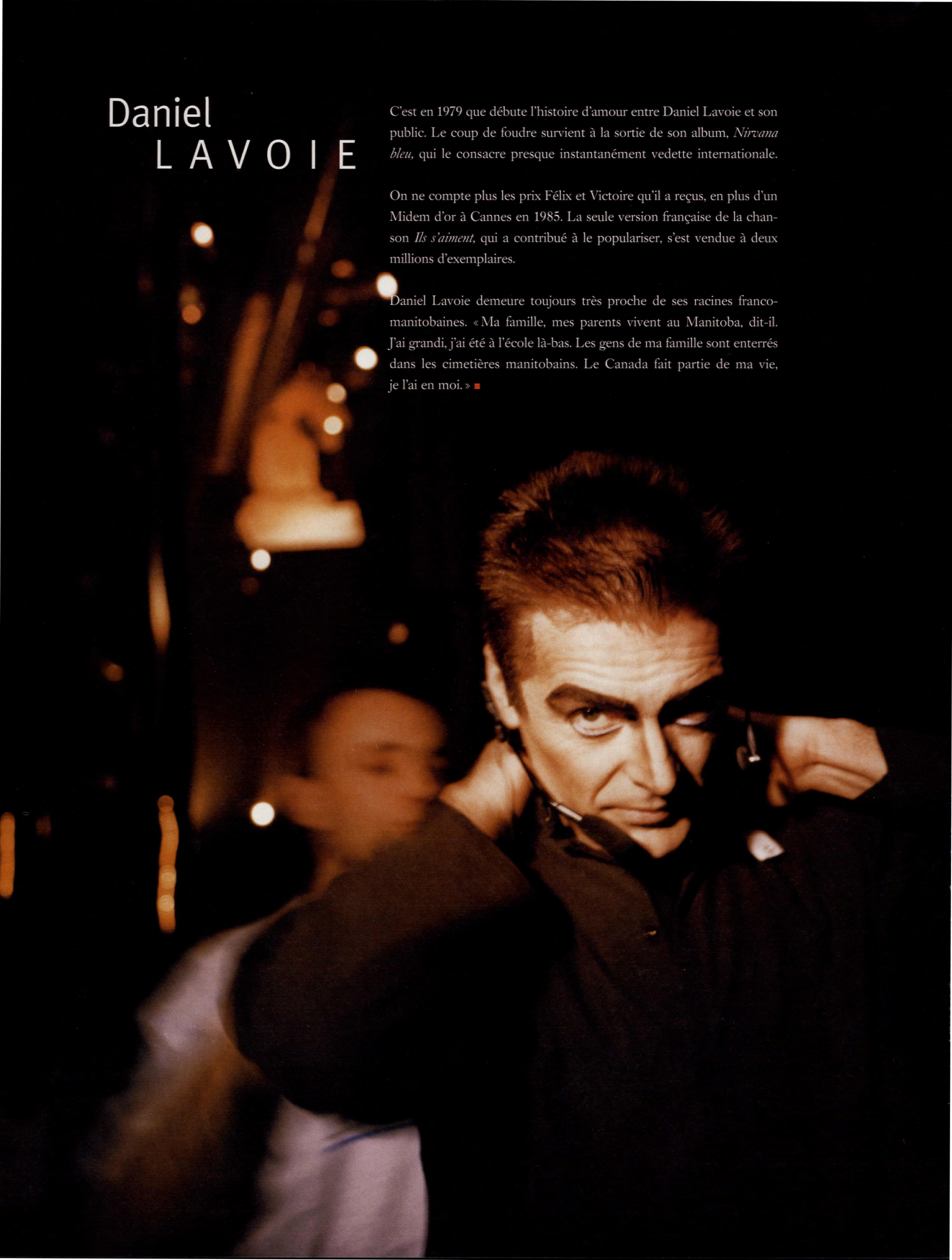
Quand on lui parle de ses racines, elle s'empresse de préciser : « Je n'ai pas une goutte de sang franco-ontarien, mais l'Ontario français coule dans mes veines. » ■

Daniel LAVOIE

C'est en 1979 que débute l'histoire d'amour entre Daniel Lavoie et son public. Le coup de foudre survient à la sortie de son album, *Nirvana bleu*, qui le consacre presque instantanément vedette internationale.

On ne compte plus les prix Félix et Victoire qu'il a reçus, en plus d'un Midem d'or à Cannes en 1985. La seule version française de la chanson *Ils s'aiment*, qui a contribué à le populariser, s'est vendue à deux millions d'exemplaires.

Daniel Lavoie demeure toujours très proche de ses racines franco-manitobaines. « Ma famille, mes parents vivent au Manitoba, dit-il. J'ai grandi, j'ai été à l'école là-bas. Les gens de ma famille sont enterrés dans les cimetières manitobains. Le Canada fait partie de ma vie, je l'ai en moi. » ■



Daniel POLIQUIN



Daniel Poliquin est l'auteur contemporain le plus célèbre de la francophonie ontarienne. Avec son roman *L'Obomsawin*, Daniel Poliquin se démarque par la vigueur de son écriture. En 1994, il publie *L'écureuil noir*, qui fait un malheur. Il devient alors l'écrivain franco-ontarien le plus lu au Canada.

En 1998, Daniel Poliquin reçoit le prix Trillium pour son roman *L'Homme de paille*. Situé dans la ville de Québec au XVIII^e siècle, ce roman historique débute ainsi :

On dirait un soleil blanc de froid.

Chapeau rond à larges bords, visage pâissant de jeûne, ample costume de Pierrot, le petit homme au sourire noir bonimente avec abondance : Approchez, mesdames et messieurs, approchez ! On joue ce soir La Double Inconstance au palais du vice-roi de Nouvelle-France ! ■

Brasse - C A M A R A D E

Brasse-Camarade, c'est deux frères, Pierre et François Lamoureux, dont les racines sont en Ontario français, mais dont la musique, depuis 1991, voyage sur quatre continents. C'est une musique rock et accrocheuse.

Leur message aux jeunes : le rock a une langue, et c'est le français ! Et, en ce qui concerne Brasse-Camarade, c'est aussi, parfois, le portugais. Ils ont même produit un album dans cette langue, à l'intention de leurs nouveaux fans du Brésil et du Portugal.

« Notre inspiration vient du métissage entre notre réalité et celle que nous rencontrons, à l'étranger, soit en Europe, au Brésil ou en Asie », lance Pierre Lamoureux. ■





François G I R A R D

«Je me sens comme un voleur», lançait à la blague François Girard, après la soirée des Jutras, le 7 mars 1999 : son film *Le violon rouge* venait de remporter neuf trophées, y compris ceux du meilleur film et du meilleur réalisateur.

Ses nombreux fans, cependant, ne partagent pas son avis. Après tout, son long métrage *Thirty-Two Short Films About Glenn Gould* n'a-t-il pas reçu quatre Génies, en 1993 ? Et *Le Dortoir* (1991) n'a-t-il pas mérité le Fipa d'or, à Cannes ?

Originaire de Saint-Félicien, au Lac-Saint-Jean, le cinéaste n'a que 36 ans. Comme quoi la valeur n'attend pas le nombre des années !

De son dernier film, le journal *Le Soleil* écrivait : « Défi un peu fou relevé avec passion, sujet très ambitieux abordé avec intelligence, *Le violon rouge* est, sans l'ombre d'un doute, le meilleur film qui ait été tourné par un Québécois ou un Canadien. » ■

Marie-Jo T H É R I O

Même si Marie-Jo Thério a quitté l'Acadie, sa terre natale, à l'âge de 17 ans, celle-ci vibre toujours dans sa voix.

À Montréal, à Saint-Malo, à La Rochelle, à la Nouvelle-Orléans, partout où elle monte sur scène, elle chante l'Acadie. Il faut l'entendre, de sa voix puissante, presque blues, chanter *Moncton*, *Hôtel de ville* ou *Petite Acadie*.

Elle en a fait du chemin, cette Acadienne, depuis le Festival de Granby, le Prix Félix-Leclerc des FrancoFolies de Montréal en 1996 et le Coup de Cœur francophone de 1997. Et dire que sa carrière, déjà fulgurante, commence à peine !

Médaillée d'argent aux Jeux de la francophonie de Madagascar, Marie-Jo Thério affirme : « Je me donne la permission d'avancer, avec mes doutes et mes rêves, ma révolte et ma vulnérabilité. » ■





Louise LECAVALIER

Louise Lecavalier répond sur le tard à l'appel de la danse. Ce n'est qu'à l'âge de 16 ans qu'elle commence à pratiquer son art. Mais quelle vocation ce sera ! Louise Lecavalier a été le cœur et l'âme de la compagnie de danse moderne la plus remarquable au Canada, La La La Human Steps, où on la qualifie de « kamikaze ».

« Je n'aime pas les demi-mesures, avoue-t-elle; pour danser sur scène, il faut énormément de générosité. Il ne faut pas aller sur scène pour soi ».

En 1985, elle est la première Canadienne à remporter un Bessie, à New York, pour son interprétation dans *Businessman in the Process of Becoming an Angel*. Elle remporte également, en 1999, le prix *Chalmers* décerné à des artistes canadiens qui s'illustrent de façon exceptionnelle dans leur discipline. ■

Carmen CAMPAGNE



On l'a appelée « la diva des garderies » et la « Passe-Partout des années 1990 ». On l'a même qualifiée d'« antidote au Nintendo ».

Jadis membre du groupe Folle Avoine, la Fransaskoise Carmen Campagne a réussi à conquérir la tête et le cœur des enfants de tout le Canada avec des chansons comme *La vache en Alaska*, *Un bon chocolat chaud* et *La moustache à papa*.

Récipiendaire de trois Félix, au Québec, elle a récemment séduit les Français, qui l'ont mise en nomination pour un prix Victoire dans la catégorie Meilleur album – Enfants.

« Pas mièvre pour deux sous, sa voix, ses paroles et ses arrangements placent Carmen Campagne un peu à part dans le domaine de la chanson pour enfant », écrivait le quotidien français *Le Figaro*, lors d'un passage de l'artiste à Paris. ■

Trois des plus anciens organismes nationaux à vocation culturelle ont largement contribué à l'épanouissement des artistes francophones au pays.

Depuis 1957, par ses programmes d'appui, le Conseil des Arts du Canada a permis à des milliers d'artistes et d'organismes de toutes les disciplines de parfaire leur art et de le rendre accessible à tous les publics, dont ceux de la francophonie canadienne et mondiale.

Créé en 1939, l'Office national du film a produit plus de 9 000 documentaires, films pour enfants, films d'animation, longs et courts métrages, remporté plus de 3 000 prix internationaux et donné à la plupart des cinéastes canadiens les moyens de faire carrière.



Fondée en 1936, la Société Radio-Canada permet, pour sa part, aux francophones de toutes les régions du pays d'accéder à une programmation de qualité en français et à nos artistes de s'épanouir et de mettre leur talent en valeur. ■

Une présence
mondiale





Dans ses rapports avec la communauté internationale, le Canada se préoccupe principalement de la paix dans le monde, du développement économique mondial, de la protection de l'environnement et de la promotion de la diversité culturelle.

La participation du Canada à la francophonie est une richesse nationale. Notre pays joue aussi un rôle important au sein du Commonwealth et dans tous les grands forums internationaux, que ce soit l'Organisation mondiale du commerce, le Groupe des huit pays les plus industrialisés, le forum de Coopération Économique Asie-Pacifique ou l'Organisation des États américains.

Aux pays en voie de développement, le Canada offre de l'aide par l'entremise de l'Agence canadienne de coopération internationale. Aussi s'est-il toujours empressé de répondre aux fréquents appels de l'Organisation des Nations Unies et de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord pour appuyer le travail des bérêts bleus.

Par ailleurs, le Canada a d'importants intérêts commerciaux à promouvoir sur la scène internationale: 44 pour 100 de son produit national brut provient aujourd'hui de

ses exportations. Cela représente plus du double de la moyenne des pays industrialisés et plus que n'importe quel autre pays du Groupe des huit.

Pour le Canada, cependant, la mondialisation va bien au-delà de l'économie. Par exemple, il convoquait, en 1998, une première rencontre internationale sur la politique culturelle, axée sur la question de la diversité culturelle à l'échelle mondiale.

Le Canada est fier de son héritage français et anglais, qu'enrichissent des communautés venues de tous les coins du monde. Il a d'ailleurs été l'un des membres fondateurs de l'Agence de la francophonie à Niamey, au Niger, en 1970.

Grâce à une formule qui favorise la participation du Québec et du Nouveau-Brunswick, le Canada a contribué de façon décisive à la création du Sommet de la Francophonie. Il semblait donc tout naturel que le deuxième Sommet ait lieu à Québec en 1987 et le huitième, à Moncton, en 1999.



Roch Voisine

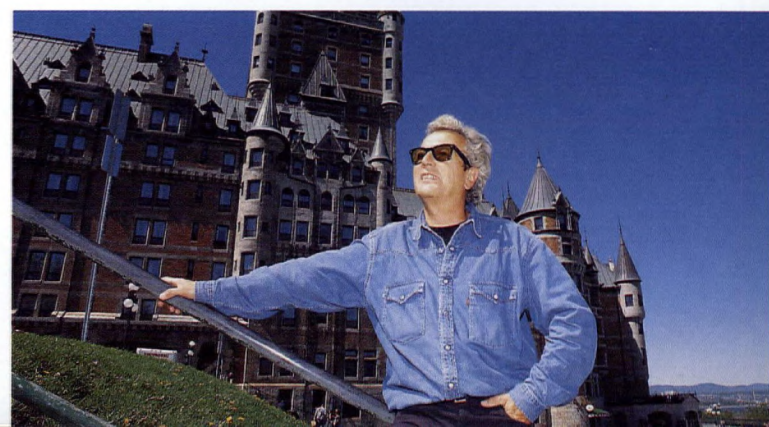
De plus, le Canada sera l'hôte des 4^{es} Jeux de la Francophonie dans la région d'Ottawa-Hull en 2001. On s'attend à y accueillir plus de 3 000 athlètes et artistes. L'originalité de cette manifestation d'envergure consiste à présenter à la fois des compétitions sportives et des concours culturels.

Félix Leclerc a ouvert le chemin vers la France, que suivront plus tard des générations de chansonniers. Aujourd'hui, Céline Dion, née dans le village de Charlemagne au Québec, et Roch Voisine, d'Edmundston au Nouveau-Brunswick, sont adulés dans toute la francophonie et le monde entier. Un autre Québécois, Luc Plamondon, a réussi un coup de maître : grâce à sa version de *Notre-Dame de Paris*, il a permis à toute une nouvelle génération de Français et de francophones de redécouvrir Victor Hugo.

Aussi, il y a longtemps que les grands peintres canadiens transportent vers l'ailleurs, notamment dans l'Ancien Monde que représente l'Europe, leurs visions fulgurantes qui se traduisent par l'éclat des couleurs, l'énergie des formes, la force du trait, en somme l'originalité d'un pays jeune et résolument tourné vers l'avenir.

Certes, la langue et la culture françaises ont contribué à faire du Canada ce qu'il est aujourd'hui : un pays fier de ses racines, fort de son présent et riche de son avenir. ■

Luc Plamondon





Si le monde francophone connaît beaucoup mieux l'Acadie aujourd'hui, c'est surtout grâce à l'auteure Antonine Maillet. *Pélagie-la-Charette* a fait le tour du monde, et le prestige du prix Goncourt qu'elle a reçu pour cette œuvre a rejailli sur toute l'Acadie.

Antonine Maillet a reçu presque toutes les distinctions canadiennes qu'il est possible pour un écrivain d'obtenir. De plus, la France l'a honorée plusieurs fois et l'a nommée, entre autres, Officier des Arts et des Lettres.

Lors du premier Congrès mondial acadien, en 1994, Antonine Maillet a parlé de son coin de pays en ces mots : « L'Acadie a besoin de dire qui elle est, qu'elle fait partie du Canada, qu'elle fait partie de l'Amérique, qu'elle fait partie de la francophonie du monde entier, et que par conséquent, elle a sa place dans le monde, et que cette place-là est unique comme chaque peuple au monde. » ■

Antonine *Maillet*

Robert Lepage est-il dramaturge, metteur en scène ou cinéaste ? Voyons voir.

Il a gagné le prix Coup de pouce du Festival d'Avignon, en 1987, pour sa pièce de théâtre *Vinci*. Il a été metteur en scène au Royal National Theatre de Londres et au Royal Dramatic Theatre de Stockholm. Et, en 1998, son film *Nô* a remporté la palme du meilleur film canadien au Festival du film de Toronto.

Robert Lepage est, en effet, un des artistes multidisciplinaires contemporains les plus talentueux et les plus recherchés au monde.

Son œuvre théâtrale est impressionnante, comme en témoigne *Les sept branches de la rivière Ota* (1994), spectacle marathon d'une durée de sept heures. Lepage explique ainsi la longueur de sa pièce : « Le théâtre revient à ses origines, c'est-à-dire des spectacles de cinq ou six heures avec plusieurs entractes. Les gens entrent vraiment dans un univers. » ■



Robert *Lepage*



Le *Cirque* du Soleil

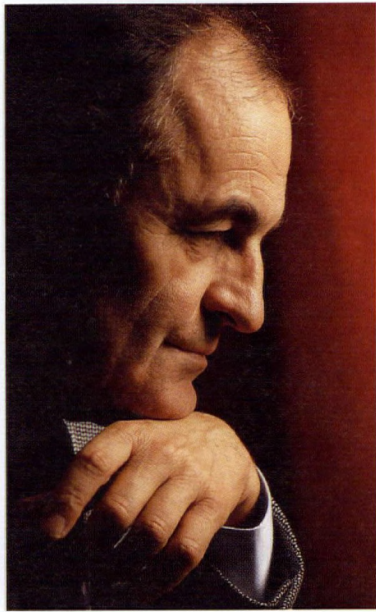
D'une fête foraine à Baie-Saint-Paul, sur la rive nord du St-Laurent, au Québec, naît au début des années 1980 l'une des entreprises culturelles les plus originales de notre époque : le Cirque du Soleil.

Depuis ses débuts, plus de 18 millions de personnes, sur les cinq continents, ont vu au moins un spectacle du Cirque du Soleil.

La « magie » du Cirque du Soleil, elle existe d'abord sur la scène. Mais le Cirque, c'est aussi une formidable machine de marketing, de recherche et de développement. En plus des spectacles grandioses qu'on continue de présenter en Asie, en Europe et en Amérique depuis 1994, la filiale Cirque du Soleil Images a produit une version cinématographique d'*Alegria*.

« Nous n'avons pas oublié nos origines, explique le cofondateur du Cirque, Daniel Gauthier. Nous sommes des gens de la rue. Nos spectacles s'adressent à tous, sans barrière d'âge ou de classe. » ■





Montréal ne serait pas ce qu'elle est sans son orchestre symphonique, et l'Orchestre symphonique de Montréal ne serait pas ce qu'il est sans Charles Dutoit. Depuis qu'il est sous la direction de Charles Dutoit, c'est-à-dire depuis 1977, cet orchestre composé d'une centaine de musiciens a été reconnu comme l'un des 10 meilleurs au monde.

Charles Dutoit a également multiplié les démarches pour se rapprocher du public : 75 enregistrements, qui ont remporté une quarantaine de prix nationaux et internationaux, et un répertoire qui brille souvent par son audace.

L'orchestre rayonne bien au-delà de nos frontières. Depuis 1984, il a effectué cinq grandes tournées en Europe, cinq au Japon, et d'autres en Asie et en Amérique du Sud. ■



L'Orchestre *symphonique* de Montréal



Le coureur automobile Jacques Villeneuve se classe au rang des Canadiens les plus connus au pays et dans le monde. Il participe aux circuits de Formule 1 depuis 1995, où le précède la réputation de son père, Gilles, qui a perdu la vie dans un accident au Grand Prix de Belgique de 1982.

Après une deuxième place en 1996, il remporte le Championnat du monde l'année suivante, à l'âge de 26 ans. Cette victoire lui confère une renommée internationale et lui vaut l'affection des Canadiens, qui n'ont jamais cessé de voir en lui un fils du pays, même s'il habite Monaco.

Jacques *Villeneuve*

« Je suis à la fois Canadien et Québécois », disait-il au mois de juin 1999 au moment de recevoir une décoration du gouvernement du Québec. « Et si un jour on voyage sur d'autres planètes, on dira que l'on vient de la planète Terre. » ■

Louise *Fréchette*

En janvier 1998, Louise Fréchette devient vice-secrétaire générale de l'Organisation des Nations-Unies. Sa nomination est la conséquence logique de son ascension vers les plus hauts échelons de la fonction publique canadienne.

Responsable de l'Amérique latine au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, Louise Fréchette est devenue, en 1995, sous-ministre de la Défense nationale.

De sa nomination, elle dit : « Ma citoyenneté n'est un secret pour personne ici, et cela donne au Canada une certaine visibilité. Il est évident que j'apporte un bagage personnel et professionnel de 20 ou 25 ans, qui reflète bien normalement les expériences et les valeurs que j'ai acquises dans mon pays. Dans ce sens-là, j'ai une approche qui est marquée par le fait que je suis Canadienne. » ■





Céline *Dion*

Jamais une Canadienne n'aura connu autant de succès sur la scène internationale, rarement une artiste aura rejoint et touché autant de personnes sur la planète. Céline Dion a marqué la musique populaire au cours de la dernière décennie.

Elle y a même laissé son adolescence. Avant l'âge de 15 ans, elle était déjà une vedette internationale. « Mais je ne regrette rien; je n'ai jamais voulu rien faire d'autre », dira-t-elle à plusieurs reprises.

Céline Dion a chanté partout où les artistes rêvent de se produire : à la remise des Oscars, avec les plus grands orchestres au monde, à l'Olympia de Paris, devant le pape. En cette fin de millénaire, elle incarne le comble de la réussite. Et c'est une des nôtres. ■



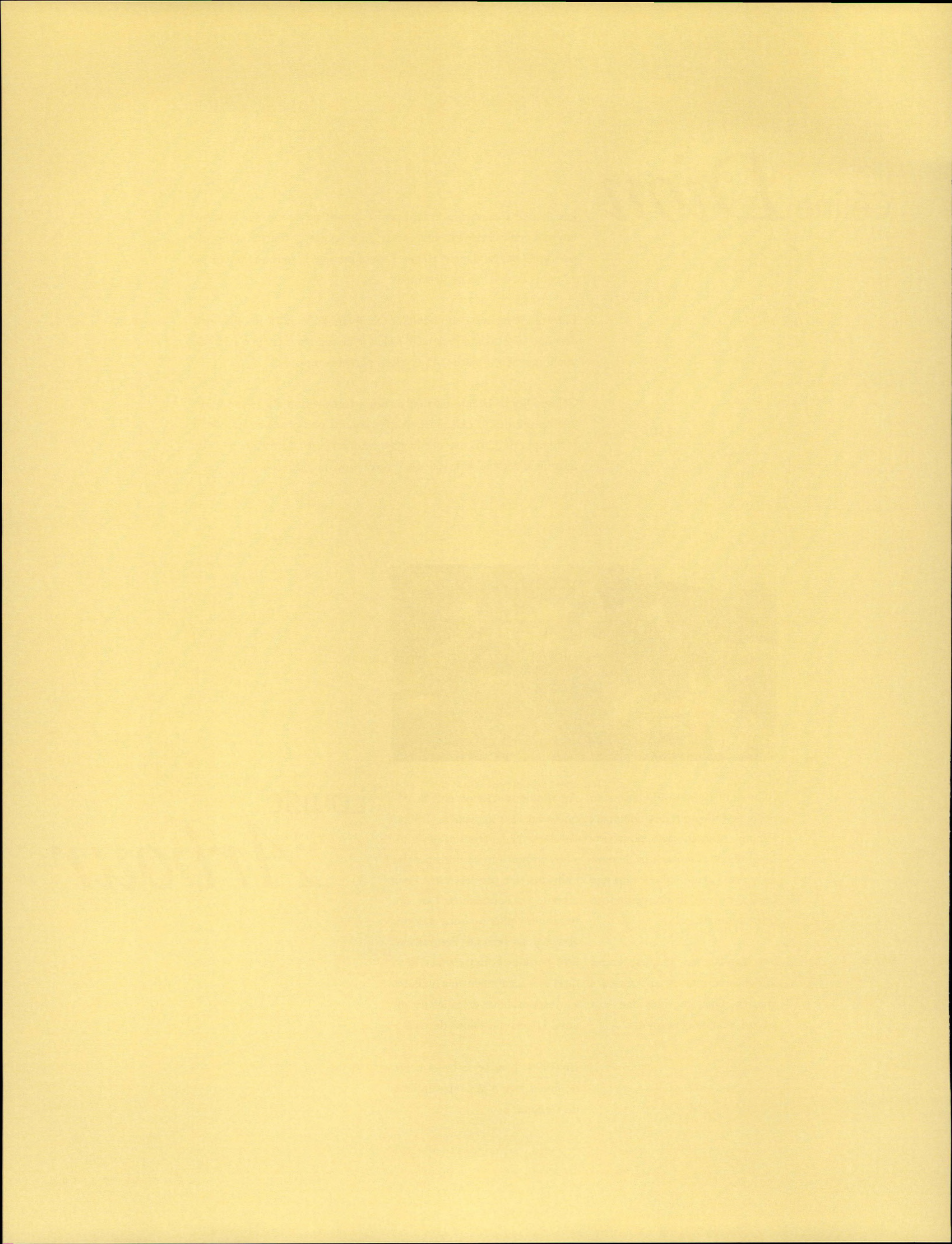
À la suite de sa nomination au poste de Procureur des Tribunaux Pénaux Internationaux pour l'ex-Yougoslavie et le Rwanda, le nom de maître Louise Arbour s'est vite propagé dans la communauté internationale.

Son mandat : faire enquête sur les atrocités commises au cours des guerres civiles récentes dans ces pays. La tâche était lourde.

Au moment d'amorcer son enquête en ex-Yougoslavie, Louise Arbour a fait la réflexion suivante : « Les crimes sont commis par des individus, non par des abstractions comme les nationalités. Les victimes non plus ne sont pas des abstractions, bien qu'elles puissent être perçues comme telles lorsqu'elles s'accumulent par milliers. La responsabilité de la justice est aussi la responsabilité de tous. »

En 1999, Louise Arbour a été nommée juge à la Cour suprême du Canada. ■

Louise *Arbour*



La *francophonie* mondiale



■ Pays francophones

Les photographes

COUVERTURE RECTO Louise Abbott, Agence Stock : C. Hayeur, Gilbert Duclos, Guy Tessier, Guy Tessier, Écurie Bar, André Cornellier, Guy Tessier COUVERTURE VERSO Jean-François Bérubé, André Cornellier, Gilbert Duclos, Ron Lévine, Louise Bilodeau, Carl Valiquet, Gilbert Duclos PAGE 1 Gilbert Duclos, André Cornellier, Gilbert Duclos PAGE 6 Publiphoto : C. Rodriguez, Publiphoto : Y. Derome PAGE 7 Publiphoto : Y. Marcoux, Publiphoto : Y. Marcoux PAGE 8 Agence Stock : J.-F. Leblanc, Benoît Chalifour PAGE 9 Publiphoto : Y. Derome PAGE 11 Publiphoto : Y. Marcoux PAGE 12 Patrice Halley, Publiphoto : Paul G. Adam PAGE 13 Parcs Canada : André Cornellier, Parcs Canada : André Cornellier, Pierre St-Jacques PAGE 14 Musée Stewart PAGE 15 Musée Stewart, Parcs Canada : André Cornellier, Archives nationales PAGE 16 André Cornellier, Vidéanthrop PAGE 17 Vidéanthrop, PonoPresse : P. Beaudoin PAGE 18 Parcs Canada, Parcs Canada PAGE 19 Parcs Canada, Parcs Canada PAGE 20 Publiphoto : Paul G. Adam, Parcs Canada PAGE 21 Publiphoto : C. Rodriguez, André Cornellier PAGE 22 Agence Stock : J.-F. Leblanc PAGE 23 Patrice Halley PAGE 24 Agence Stock : J.-F. Leblanc, Patrice Halley, Patrice Halley, Denis Tremblay PAGE 25 PonoPresse : P. Beaudoin, George S. Zimbel, Michel Tremblay PAGE 26 Multimage : G. Daigle, Publiphoto : Y. Derome, Pierre St-Jacques PAGE 27 Multimage : G. Daigle, Publiphoto : Y. Derome PAGE 28 Louise Bilodeau PAGE 29 Publiphoto : Y. Derome, Pierre St-Jacques PAGE 30 Publiphoto : Y. Derome, PonoPresse : P. Beaudoin, Agence Stock : N. Blouin PAGE 31 Guy Tessier, Pierre St-Jacques, Publiphoto : Paul G. Adam, Publiphoto : C. Rodriguez, George S. Zimbel, Agence Stock : C. Hayeur PAGE 32 Publiphoto : Paul G. Adam PAGE 33 Agence Stock : C. Hayeur PAGE 34 Gilbert Duclos, George S. Zimbel, Gilbert Duclos, Gilbert Duclos PAGE 35 Gilbert Duclos, Gilbert Duclos, Gilbert Duclos, Gilbert Duclos PAGE 36 George S. Zimbel, Benoît Chalifour, Pierre St-Jacques, Pierre St-Jacques PAGE 37 Publiphoto : Paul G. Adam, Pierre St-Jacques PAGE 38 Publiphoto : Paul G. Adam, Agence Stock : C. Hayeur, Publiphoto : Y. Derome, Publiphoto : George S. Zimbel PAGE 39 Pierre St-Jacques, Publiphoto : Paul G. Adam, Pierre St-Jacques PAGE 40 Publiphoto : Y. Derome, André Cornellier, Publiphoto : Y. Marcoux, Publiphoto : Y. Derome PAGE 41 Publiphoto : Y. Marcoux PAGE 42 Publiphoto : Y. Marcoux, Publiphoto : Y. Derome, Publiphoto : Y. Derome PAGE 43 Publiphoto : Y. Derome, Publiphoto : Y. Marcoux PAGE 44 Publiphoto : Y. Derome, Agence Stock : J.-F. Leblanc, Publiphoto : C. A. Girouard, Publiphoto : P. Parviainen PAGE 45 Publiphoto : J. P. Darvoye, Patrice Halley, Publiphoto : J. P. Darvoye, Patrice Halley, Agence Stock : N. Blouin PAGE 46 Publiphoto : Paul G. Adam PAGE 47 Gilbert Duclos PAGE 48 Gilbert Duclos PAGE 49 Gilbert Duclos, Agence Stock : N. Blouin,

L'attribution d'une photo à son auteur doit se faire dans l'ordre habituel.

Pierre St-Jacques, Guy Tessier PAGE 50 *Gunther Gamper* PAGE 53 *Guy Tessier* PAGE 54 *Guy Tessier* PAGE 55 *François Dufresne* PAGE 56 *Yves Beaulieu, Agence spatiale canadienne* PAGE 58 *Yves Beaulieu, Bombardier* PAGE 59 *Yves Beaulieu, Yves Beaulieu, Yves Beaulieu* PAGE 60 *Yves Beaulieu, Publiphoto: R. Maisonmeuve* PAGE 61 *Agence Stock: N. Blouin, Yves Beaulieu, George S. Zimbel* PAGE 62 *Guy Tessier* PAGE 63 *Agence Stock: C. Hayeur* PAGE 64 *Agence spatiale canadienne, Publiphoto: S.P.L.* PAGE 65 *Pierre St-Jacques, Agence spatiale canadienne* PAGE 67 *Agence Stock: N. Blouin* PAGE 68 *Agence Stock: C. Hayeur* PAGE 69 *Publiphoto: Y. Marcoux, Agence Stock: C. Hayeur* PAGE 70 *Louise Bilodeau* PAGE 71 *Publiphoto: Paul G. Adam, Agence Stock: C. Hayeur, École nationale de théâtre* PAGE 72 *UQAM: Relations publiques* PAGE 73 *UQAM: Relations publiques, Agence Stock: N. Blouin, Agence Stock: N. Blouin, Agence Stock: J.-F. Leblanc* PAGE 74 *Robert La Salle, Robert La Salle, Robert La Salle* PAGE 75 *Agence Stock: C. Hayeur, La Presse: Archives, Publiphoto: G. Carde Explorer* PAGE 77 *Bombardier/Canadair* PAGE 78 *Yves Beaulieu* PAGE 79 *Carl Valiquet, Revue Commerce: Christian Fleury* PAGE 80 *Nicolas Ruel* PAGE 81 *Philsar Electronics, Intellia, Vancouver Sun: Ian Lindsay* PAGE 82 *Guy Tessier* PAGE 84 *Agence Stock: C. Hayeur* PAGE 85 *Agence Stock: J.-F. Leblanc* PAGE 86 *Robert Hébert, Agence Stock: J.-F. Leblanc, Agence Stock: J.-F. Leblanc* PAGE 87 *Laura Communications, Agence Stock: J.-F. Leblanc* PAGE 88 *Ron Lévine* PAGE 89 *Agence Stock: J.-F. Leblanc* PAGE 90 *PonoPresse: A. Baumann* PAGE 91 *François Dufresne, Jean-François Gratton* PAGE 92 *Agence Stock: J.-F. Leblanc, Jean-François Bérubé* PAGE 93 *André Cornellier* PAGE 94 *Jean-François Bérubé* PAGE 95 *Société Radio-Canada: Yves Beaulieu* PAGE 97 *Agence Stock: J.-F. Leblanc* PAGE 98 *Secrétariat des jeux de la Francophonie mondiale* PAGE 99 *PonoPresse (Gamma): Guylaine Cagnet, PonoPresse: J.-P. Dumas* PAGE 100 *Louise Abbott* PAGE 101 *Louise Bilodeau* PAGE 102 *Agence Stock: J.-F. Leblanc, Agence Stock: J.-F. Leblanc, Agence Stock: N. Blouin* PAGE 103 *Jean-François Bérubé, Publiphoto: A. Cornu* PAGE 104 *Écurie Bar* PAGE 105 *Black Star: Per-Anders Petterson* PAGE 106 *PonoPresse (Gamma): B. Delentree* PAGE 107 *Agence France-Presse* PAGE 111 *PonoPresse: M. Ponomareff*



Rédaction : DSL stratégies & communications/Infomag
Direction artistique : Thomas Nelligan
Recherches photos : Robert Hébert, Bruno Labrosse
Infographie : Graphiques M&H
Pelliculage : GB Graphics Ltée
Impression : Kromar Ltée



Voici un livre dans lequel le passé, le présent et l'avenir de la francophonie canadienne se conjuguent pour esquisser le portrait d'une société dynamique, moderne, ouverte sur le monde et en route vers le troisième millénaire. Si près de neuf millions de personnes peuvent dire au Canada : « Je parle français », c'est grâce à ceux et celles qui se sont entêtés à bâtir un pays à la mesure de leurs rêves et de leurs aspirations.

